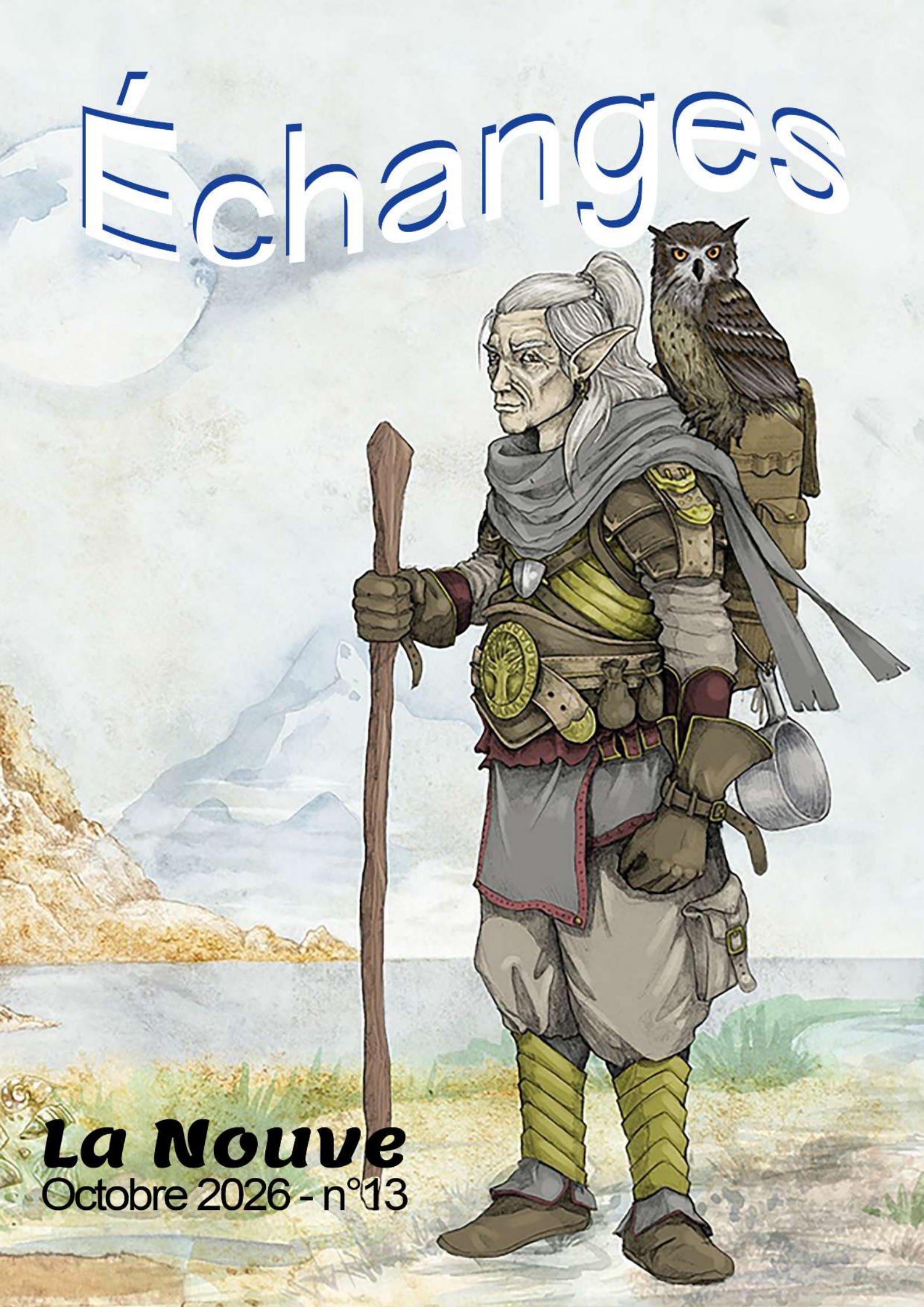
Échanges



La Nouve

Octobre 2026 - n°13

Aller plus loin

La Nouve a tenté une nouvelle formule : plutôt qu'un concours au thème unique, elle a conçu un recueil avec trois nouvelles puisées dans le répertoire du XIXe siècle, associer un thème à chaque œuvre et des suggestions d'utilisation.

Bien mal lui en a pris ; le recueil fut téléchargé au compte-goutte et les candidatures de qualité cumulent sur les doigts d'une main !

Et pan sur le bec.

Allait-elle pour autant annuler le rendez-vous trimestriel de la revue en ligne ?

Que nenni, le riche répertoire est venu à son secours et la numéro 13 – aucune superstition n'est associée – présente trois thèmes :

1) *un jour d'école primaire, l'institut a fait venir un intervenant extérieur* ;
2) *un compagnon à quatre pattes* ;
3) *une invitation où je ne me sens pas à ma place.*

Le point commun est la rencontre d'un visiteur inattendu par les élèves, d'un ami ou d'un moment malheureux. La forme positive est celle d'un échange, ce qui a fourni le fil conducteur.

Voyage dans le passé avec des nouvelles publiées dans les magazines et les recueils du XIXe siècle.

Le futur sous votre plume

Avec le souci de mettre en valeur des textes variés et satisfaisants, les prochains magazines présenteront les nouvelles écrites par les participants aux ateliers d'écriture : en salle, mais cette formule est limitée à la Seine-Maritime et en ligne, avec l'atelier *Écrits-20*, accessible par le site amisdes-mots.fr

Amis des Mots

Comme toujours, le système se veut simple et ouvert :

- chaque mois, une *invite* – aussi appelée *consigne*, *sujet* ou *thème,* est présentée en public dans le site
- vous vous inscrivez pour l'année via le formulaire Hello-Asso
- vous adressez votre œuvre, qui est lue et commentée avec des suggestions ; cet accueil est réservé aux seuls inscrits
- les œuvres sélectionnées sont publiées dans le magazine trimestriel ***La Nouve***.

C.Q.F.D.

La Piterne

L'association **La Piterne** est une "petite" structure qui, comme beaucoup de ses consœurs, subit le vieillissement des troupes, la lassitude des bénévoles et la priorité des jeunes pour leur carrière ou leurs jeunes foyers. Dès lors, les "survivants" ont opté pour concentrer leurs efforts :

- le site **La Nouve** réunit les infos sur l'actualité de la nouvelle ; elle publie un recueil trimestriel,
- le site Amis des Mots réunit les ateliers d'écriture qui fournissent d'agréables œuvres pour la revue,
- la plateforme Immatériel et le site 7 Switch continuent à diffuser les titres de l'édition numérique.

Ainsi, même âgée, même réduite en membres actifs, **La Piterne** reste au côté des acteurs de la nouvelle, partage et diffuse leurs initiatives. Elle accompagne les amateurs qui ont conscience que le partage grandit sur le long parcours qu'est l'écriture.

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations : Pixabay.com
ISSN : 2969-5988

Échanges

Un brave petit homme.....3
Jules Girardin
La violoniste et le cochon d'Inde.....6
Valérie Baisnée
Ronde des métiers.....8
Michèle Peyrat
Écoles et salles d'asiles.....9
Adélaïde Montgolfier
Le chien philosophe.....11
M. Melchior
Victor et son chien.....12
Antoinette Grandsard
Les deux lions.....17
Adolphe Aderer
Un rêve.....18
A. Bertausse
Le diable au bal.....19
Joseph Ferdinand Morissette
Les amis devant la femme.....22
Charles Monselet
Nos renseignements.....24
Louis Leroy

Un brave petit homme

M. le maître d'école de Haguenau, ayant à se louer du zèle et du travail de ses écoliers, garçons et filles, leur annonça, un certain mercredi soir, qu'il leur offrirait le lendemain matin le régal d'une belle séance d'escamotage.

Le lendemain matin, à l'heure dite, garçons et fillettes étaient assis à leurs places respectives, dans l'attente du grand événement. Je vous prie de croire que ce jour-là il n'y eut point d'absents, pas même de retardataires.

L'escamoteur adressa aux « dames » et aux « messieurs » de l'assistance un discours tout à fait pareil à tous les discours que les charlatans adressent en pareil cas à leur auditoire. Il énuméra les souverains devant lesquels il avait eu l'honneur de travailler, parla de magie blanche, de magie noire et de je ne sais combien d'autres magies encore, et termina sa harangue en disant :

— Mesdames et messieurs, nous allons avoir l'honneur de commencer à l'instant !

Ce fut certainement la partie la plus goûtée de son discours. Pour la forme, il frappa trois coups sur sa table avec la baguette magique, ou prétendue telle, et cria : « Attention ! »

Il se fut bien passé de réclamer l'attention de « ces dames » et de « ces messieurs », car tous le dévoraient du regard ; le silence était si profond que l'on entendait jusque dans les coins plus reculés de la salle le tic tac de la montre de M. le maître d'école. Et, par parenthèse, de mémoire d'écolier, l'on n'avait jamais entendu ce tic tac même les jours d'inspection !

Quoique l'étranger se fût vanté, dans son discours, d'avoir élaboré et inventé une quantité de nouveaux tours, il servit à ses convives tous les vieux plats de l'escamotage classique ; c'est à savoir le passage des muscades d'un gobelet à l'autre, sans qu'on les vît passer, bien entendu ; la carte devinée ; la bouteille magique qui verse de l'eau ou du vin au choix des amateurs. Mais qu'est-ce que cela pouvait faire aux convives, que le programme fût vieux comme le monde pour le reste de la création, puisqu'il était absolument nouveau pour eux.

Aussi il fallait entendre les « oh ! » et les « ah » et les « Vois donc, ma chère ! » et les « Mon vieux, qu'est-ce que tu dis de celui-là ? »

L'escamoteur se rengorgeait, et M. le maître d'école, debout devant sa chaire, son abat-jour vert sur les yeux, sa plume d'oie sur l'oreille, ses grosses besicles sur le nez, se frottant la mâchoire de sa main gauche, avait l'air aussi surpris qu'un fondeur de cloches. En sa qualité d'homme instruit, il pensait bien que ces tours-là n'étaient que mômeries et jongleries, mais n'importe il aurait aimé à s'en rendre compte. D'autre part, comment aurait-il pu deviner le pourquoi et le comment d'un tour, lorsque les tours se succédaient avec la rapidité de l'éclair. Aussi continuait-il à se frotter la mâchoire et à ruminer gravement derrière ses lunettes, à l'abri de son abat-jour.

⁂

Deux fois la séance se trouva momentanément interrompue, et voici pourquoi.

La première fois, ce fut quand l'escamoteur pria galamment quelqu'une de « ces dames de vouloir

bien lui faire l'honneur de lui confier son mouchoir pour quelques instants seulement. » Ces dames s'entre-regardèrent avec inquiétude, rougirent, chuchotèrent, et pour des raisons qu'il serait peut-être indiscret de rechercher, semblèrent peu disposées à exposer leurs mouchoirs à la douce lumière du jour.

L'escamoteur attendait, avec un sourire ambigu sur les lèvres ; il allait peut-être recourir à l'obligeance de « ces messieurs », lorsque quelques voix étouffées dirent à la fois :

— Claire Nagel ! Claire Nagel !

Une fillette timide et rougissante finit par tirer son mouchoir de sa poche, il était encore plié comme au sortir du blanchissage. À cette vue, le chœur des « dames » poussa un soupir de satisfaction, on pourrait même dire de soulagement.

Alors l'escamoteur, à la vue de tout le monde, coupa le mouchoir en morceaux, le pila dans un mortier, le fit brûler à la lumière d'une bougie, et… le rendit intact à Claire Nagel qui commençait à battre des paupières et à trembler des lèvres comme quelqu'un qui a grand-peine à s'empêcher de pleurer.

Il y eut des hourras, et aussi un peu de bousculade, parce que chacun voulait voir de ses yeux et toucher de ses doigts le mouchoir qui avait été publiquement calciné.

La seconde interruption eut lieu quand le grand homme pria « un de ces messieurs » de vouloir bien sortir des bancs et venir se mettre debout à côté de lui.

« Ces messieurs » ricanèrent ou bien détournèrent la tête pour ne pas rencontrer le regard du sorcier, qui aurait pu les désigner d'office, ou bien chuchotèrent derrière leurs mains, pour se dire les uns aux autres :

— Vas-y donc, toi !

— Non, vas-y toi-même !

Au moment où l'on s'y attendait le moins, un petit blondin de sept ans sortit de son banc, et traversa la salle du pas nerveux et saccadé des timides qui se risquent.

La surprise fut générale, du côté des « dames » aussi bien que du côté des <c messieurs », car Frank Schmitt était notoirement le garçon le plus timide de toute l'école, et même son excessive timidité lui faisait beaucoup de tort dans certains exercices classiques.

De tous les côtés, on criait à demi-voix :

— Tiens ! Frank Schmitt, qu'est-ce qui lui prend donc ?

En attendant que le silence se rétablît, l'escamoteur souriait à Frank, d'un large sourire banal d'escamoteur, Frank souriait à l'escamoteur d'un petit sourire tremblant d'enfant intimidé. J'ai le regret de faire observer que Frank avait enfoncé ses deux mains dans les poches de son pantalon. J'ajoute, comme circonstance atténuante, qu'un homme, surtout un homme de sept ans, quand il se contraint à accomplir un acte opposé à son caractère, est excusable de tenir toute sa volonté concentrée sur l'accomplissement de cet acte, et d'oublier quelque peu les principes de la civilité puérile et honnête. Si la maman de Frank eût été là, elle aurait certainement rappelé son petit garçon à l'ordre, mais la maman de Frank n'était pas là.

Comme l'assistance continuait à commenter, en bourdonnant, l'action hardie du timide camarade, l'escamoteur frappa trois fois sur sa table, et à l'instant l'on entendit de nouveau le tic tac de la montre de M. le maître d'école. Quant à M. le maître d'école, il se frottait de nouveau la mâchoire, aussi surpris que ses disciples de l'étrange démarche du petit camarade.

— Mon petit ami, dit l'escamoteur à Frank, est-ce que vous ne ressentez pas quelque malaise dans la région du nez ?

— Non, monsieur, répondit Frank d'une voix à peine intelligible.

— Mon petit ami, vous me surprenez grandement, car je puis voir, sans lunettes, que vous avez le côté gauche du nez très enflé.

Frank baissa la tête, ne sachant que répondre.

— Ce gonflement, mesdames et messieurs, reprit le charlatan, provient sans doute de la présence dans la narine gauche, de quelque corps étranger. Et même, à voir la forme extérieure de l'enflure, je crois que le corps étranger doit être…

Ici il fit une pause, remua la tête, fronça les sourcils, porta la baguette magique à son front et reprit

— Ce doit être un lapin.

II y eut alors une tempête de rires, que le magicien calma d'un signe de sa baguette.

— Ce corps étranger, reprit-il, ce lapin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, nous allons l'extraire devant l'honorable compagnie, sans douleur pour le patient.

Pendant qu'il faisait des passes magiques et que Frank se demandait si ce n'était pas le moment de prendre la fuite, le tic tac de la montre précipitait sa course au milieu d'un silence de mort.

— Une ! cria l'escamoteur en agitant sa main droite.

— Deux ! ajouta-t-il en continuant ses passes. Trois ! qu'est-ce que j'avais dit ?

En prononçant le mot « Trois ! » il avait approché vivement sa main droite du nez de Frank, et l'avait levée en l'air, tenant entre l'index et le pouce les oreilles d'un amour de petit lapin qui, en se débattant, porta sa patte gauche à sa tempe comme pour faire le salut militaire.

En prononçant les mots : « Qu'est-ce que j'avais dit ? » il attira l'attention générale sur le nez de Frank, en le montrant du bout de sa baguette magique.

Les rires avaient éclaté à la vue du lapin ; ils redoublèrent lorsque Frank porta involontairement la main à son nez, et regarda le lapin, bouche béante.

La petite Nini Nagel, que sa sœur avait amenée par grande faveur, le corps penché en avant, les deux mains derrière le dos, regardait le lapin avec une admiration profonde, le gros Muller riait si fort qu'il se tenait les cheveux à poignée sur la nuque pour ne pas tomber en arrière. Tous les enfants riaient chacun selon son caractère, les uns en hi ! hi ! hi ! les autres en ho ! ho ! ho ! les autres en ha ! ha ! ha ! Claire Nagel elle-même, la sérieuse Claire Nagel, était obligée de porter ses doigts à ses lèvres, pour ne pas éclater.

M. le maître d'école s'était remis à se frotter les mâchoires. Il savait bien que le lapin sortait, non pas du nez de Frank, mais de la poche de l'escamoteur. Mais il ne pouvait s'expliquer comment il avait pu l'en tirer sans que personne s'en aperçût.

L'escamoteur s'inclina gravement et dit :

— Mesdames et messieurs, c'est pour avoir l'honneur et l'avantage de vous remercier !

On l'applaudit à outrance. Comme les deux aiguilles du coucou étaient sur le chiffre XII, et que dans toutes les familles l'on dînait à midi, la bande joyeuse se dispersa dans toutes tes directions.

⁂

Le petit Frank dîna en tête-à-tête avec son papa, parce que sa maman était à Strasbourg auprès d'une parente malade.

— T'es-tu bien amusé ? demanda M. Schmitt à son petit garçon.

— Oh oui beaucoup, répondit le petit Frank.

— Allons, raconte-moi cela.

Frank raconta la séance en grand détail. Mais, arrivé à l'épisode du lapin, il rougit sans savoir pourquoi, et par un sentiment instinctif d'exquise délicatesse, il supprima le nom du héros, se contentant de dire en termes généraux que le monsieur avait censément tiré un lapin du nez d'un des écoliers.

— Oh ! dit M. Schmitt, je parie que je devine le nom de l'écolier, sans que tu aies besoin de me le dire, ce doit être le gros Muller. Ah ! ajouta-t-il avec un léger soupir, en voilà un qui n'a pas froid aux yeux. Je le vois d'ici s'avancer crânement à l'appel.

— Ce n'est pas lui, répondit Frank en regardant son assiette.

— Tiens ! eh bien, alors, qui est-ce ?

— Papa, c'est moi.

— Toi ? s'écria M. Schmitt avec surprise. Alors, je vois ce que c'est : le monsieur t'a fait signe de venir.

— Non, papa.

— Tu y es allé de toi-même, en volontaire ?

— Oui, papa.

— Pourquoi ?

— Papa, avant-hier, quand j'ai eu mes sept ans, tu m'as dit que j'étais un homme, et qu'un homme ne doit jamais avoir peur. Alors j'ai voulu ne pas

avoir peur…, mais je crois que j'ai eu peur tout de même.

— Oui, mais tu as marché de l'avant. Donne-moi la main, comme un homme, car tu es vraiment un brave petit homme.

Jules Girardin
Le Journal de la jeunesse (1888)

La violoniste et le cochon d'Inde

Dans la classe de Mme Lambert – "Annette", comme l'appelaient les enfants – régnait un calme inhabituel ce jour-là. Même les cris rauques des mouettes ne parvenaient qu'assourdis jusqu'à la pièce, tandis que le roucoulement régulier des tourterelles accompagnait le froissement des cahiers. La douce lumière des après-midis d'automne, filtrée par de grands rideaux blancs, glissait sur les nuques penchées des élèves. Un léger courant d'air soulevait parfois une page ou faisait danser une mèche de cheveux. On n'entendait guère que le crissement des crayons sur le papier.

C'était l'heure des problèmes de mathématiques.

Annette les avait présentés comme des énigmes, presque des jeux. Elle avait choisi des énoncés mettant en scène des animaux pour captiver son auditoire. Quelques élèves vivaient dans une ferme ; tous possédaient un animal de compagnie. Un univers familier les aiderait peut-être à apprivoiser les chiffres, se disait-elle.

Le premier problème s'intitulait *Le goûter des cochons d'Inde*. Annette lut à haute voix :

— La maîtresse a acheté un sachet de quinze graines d'ananas. Elle veut les partager équitablement entre les trois cochons d'Inde de la classe. Combien de graines aura chaque cochon d'Inde ?

Au fond de la classe, Luc leva la main, le visage sérieux :

— Et si un cochon d'Inde n'a pas faim ?

— Mais si, voyons, ils ont toujours faim, tu le sais, répondit Annette, d'une patience à toute épreuve.

Tout bas, elle songea que c'était là l'inconvénient des problèmes animaliers : ils étaient trop réels pour les enfants.

Assise au deuxième rang, la petite Lou leva des yeux tristes vers la maîtresse. Sa voix était un souffle :

— Si on leur donne trop à manger, ils vont s'étouffer.

Annette nota la détresse soudaine de Lou, mais elle ne répondit pas, préférant maintenir le fil du cours.

— Deuxième problème, annonça-t-elle : Sur un grand lac, il y a trente-cinq canetons. Le maître-nageur du parc décide de les installer dans des petits bateaux. Chaque bateau ne peut contenir que cinq canetons. Combien de bateaux faut-il pour installer tous les canetons ?

L'enthousiasme pour les maths s'effaça brusquement devant l'indignation :

— C'est dangereux ! s'exclama un élève.

— Il sont trop petits ! ajouta un autre. Ils vont couler ! Ou s'éloigner de leur maman !

— Comment le maître-nageur peut-il être si imprudent ?

Pour ramener le calme, la maîtresse tenta de les motiver :

— Trouvez vite les solutions, car après la récréation, il y aura une surprise. Nous allons recevoir une intervenante !

Un frisson d'excitation parcourut les rangs. Soudain, les calculs redevinrent urgents. Les enfants se penchèrent sur leurs cahiers, griffonnant avec frénésie.

⁂

Pendant la récréation, les hypothèses allaient bon train dans la cour. Oscar et Gabriel étaient persuadés qu'il s'agissait d'une prestidigitatrice.

— Elle va sortir un lapin de nos poches ! On pourra peut-être le garder ! s'exclamaient-ils.

Nina et Paul, eux, imaginaient un théâtre de marionnettes, comme la classe de Monsieur Dubois l'avait reçu la semaine précédente. Seul Luc restait convaincu que l'invitée serait un clown de cirque :

— Il y a des dames qui font le clown, ajouta-t-il d'un air docte.

Lorsque la sonnerie retentit, ils se rangèrent devant la porte de la classe avec une discipline inhabituelle.

À l'intérieur, une jeune femme mince aux cheveux courts, vêtue d'un chemisier rouge éclatant et de mocassins dorés, se tenait debout près du bureau. À côté d'elle reposaient deux étuis noirs, l'un minuscule, l'autre plus grand, dont la forme allongée s'évasait comme une fleur éclose.

L'instit avait poussé les tables et disposé les chaises en demi-cercle. Les enfants s'installèrent en silence, intimidés, les yeux brillants de curiosité. La jeune femme les regardait en souriant.

Rassuré, Oscar se lança :

— Est-ce qu'il y a des baguettes magiques dans vos étuis, madame ?

La jeune femme eut un rire léger. Annette intervint alors :

— Les enfants, je vous présente Valentine. Elle est musicienne : elle joue du violon.

Un grand « O » se dessina sur les bouches. Seul Oscar fit la moue, déçu par l'absence de magie.

Pendant que Valentine sortait son instrument de l'étui, l'instit demanda s'ils savaient comment on en jouait.

— J'ai déjà vu des violons ! cria presque Nina. Il faut pincer les cordes…

— Mais non, interrompit Lou, on en joue avec un bâton que l'on frotte contre les cordes !

— Vous avez toutes les deux raison, dit Valentine, la voix posée. Les cordes se pincent avec les doigts, et on les frotte avec un archet.

Valentine plaça l'instrument sous son menton et exécuta quelques pizzicati. Puis, elle fit glisser l'archet sur les cordes pour jouer une gamme de do majeur, en chantant avec malice :

do ré mi fa sol la si do,
gratte-moi la puce que j'ai dans l'dos

L'effet fut immédiat. Les enfants étaient fascinés, sauf Oscar qui fronçait encore les sourcils. Valentine s'adressa alors à lui :

— Tu sais, le violon est un instrument un peu magique. Si tu l'écoutes bien, il peut te raconter des histoires sans dire un seul mot. Il peut faire danser, donner envie de courir, faire peur comme un monstre ou consoler quand on a du chagrin. Et même, faire rire !

— Comme un clown ? demanda Luc, suspendu à ses lèvres.

Au lieu de répondre, Valentine ferma les yeux et exécuta une sorte de danse macabre, grotesque et saccadée. Elle fit grincer les cordes, percuta le bois de l'instrument, fit glisser son doigt avec rapidité sur la corde la plus grave.

— Le voilà, ton clown, murmura-t-elle avec un clin d'œil.

Puis, elle invita les enfants à se mettre debout. Le violon bien calé sous son menton, elle commença par un menuet de Bach, andante, où les élèves oscillaient avec solennité, puis bascula dans le *Vol du Bourdon*, prestissimo.

La salle devint un tourbillon : les enfants couraient, tournaient, emportés par la frénésie du rythme. Oscar levait les bras en croix pour imiter le vol de l'insecte ; Nina tentait quelques entrechats. Même Lou se laissait aller, tournant sur elle-même comme un derviche.

Annette, captivée, filma la scène avec son téléphone.

Au bout de quelques minutes, la musicienne s'arrêta net. Les enfants s'écroulèrent sur leurs chaises, essoufflés et ravis.

— Quand vous écoutez un violon, des images apparaissent dans vos têtes, expliqua Valentine d'une voix douce. Chacun la sienne. Toi, tu verras une rivière, toi un château et toi, des enfants qui patinent sur un lac glacé. Le violon évoquera ce que vous voulez. Il est si prodigieux que les musiciens doivent travailler très dur pour réussir à envoûter l'auditoire.

Elle reprit son instrument. Tantôt le violon chantait comme un oiseau au printemps, tantôt il grondait comme un orage d'été. Puis les dernières notes d'*Après un rêve* de Fauré s'élevèrent peu à peu avant de s'éteindre dans un silence qui dura plusieurs secondes.

Soudain, une averse de petites mains le dissipa. Les enfants, conquis, bombardèrent la musicienne de questions. Valentine leur montra même un quart

de violon, adapté à leur taille, que Nina et Oscar essayèrent de manipuler sous ses encouragements.

Alors qu'Annette s'apprêtait à remercier l'invitée, Lou se leva lentement. Elle s'avança vers Valentine, le visage pâle. Sa poitrine se soulevait, trahissant un sanglot qu'elle tentait de refouler.

— Est-ce que le violon peut nous aider quand on est triste ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Bien sûr, il est même très doué pour cela. Mais pourquoi me demandes-tu cela, mon petit chou ?

— C'est mon cochon d'Inde, Nestor. Il est mort ce matin… étouffé, murmura Lou, les larmes aux yeux.

Le silence retomba sur la classe. Même Luc, qui n'avait cessé de parler de clown, n'intervint pas. La gorge d'Annette se serra. Elle comprit pourquoi Lou s'était inquiétée pour les cochons d'Inde et les canetons. Depuis ce matin, elle ne pensait qu'à Nestor.

Valentine regarda la petite fille avec tendresse.

— Dans ce cas, ce n'est pas un morceau triste qu'il te faut, car le violon te rendrait encore plus malheureuse. Écoute plutôt ceci. Imagine Nestor allongé sur un tapis de mousse, couvert de feuilles dorées, comme s'il dormait profondément.

Elle entama alors la berceuse de Fauré. Les notes s'envolèrent, légères, enveloppant Lou d'un voile de douceur. La petite fille ferma les yeux, et pendant quelques instants, la tristesse sembla s'alléger.

L'instit remercia Valentine, donna les instructions pour les devoirs, et les enfants rentrèrent chez eux, « leur » image musicale en tête.

⁂

Le soir, chez Lou, la maison bouillonnait. Au repas, ses trois frères et ses deux sœurs se disputaient tout : la plus grosse part de dessert, le pain, la parole. Ils racontaient leur journée avec une animation bruyante, se plaignaient des devoirs et exigeaient que les parents allument la télévision. Le chaos familial grondait autour d'elle.

Au bout de la table, Lou restait immobile. Elle mangeait sans un mot, avalant sa soupe avec peine, comme si chaque cuillerée était un effort. Le bruit des rires et des cris des autres lui paraissait lointain, presque étranger. Sa mère l'observait, inquiète, remarquant ce silence anormal qui contrastait avec l'agitation des autres enfants.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lou ? Ta journée ne s'est pas bien passée ?

Lou leva les yeux vers sa mère. Elle revoyait le chemisier rouge de Valentine, le mouvement fluide de l'archet et le souvenir apaisé de Nestor sur son tapis de mousse. Aucun mot, aucune phrase, ne pouvait décrire ce qu'elle ressentait dans sa poitrine.

— Je veux apprendre le violon, déclara-t-elle enfin. Comme ça, je pourrai dire des choses sans avoir à parler.

Valérie Baisnée

Ronde des métiers

Madame multiplie les visites avec ses élèves. Dans une boulangerie, ils assistent à la confection du pain et dans une ferme, ils observent le travail d'un agriculteur. À chaque sortie un "témoin" raconte en quoi consiste son métier.

Un matin, une élève propose d'inviter son voisin, un chanteur. Madame aime l'idée d'initiation artistique et surtout qu'il n'y ait pas de déplacement à prévoir.

Bientôt, le chanteur est en classe. Tous l'écoutent avec attention.

Soudain, on entend une clameur se propager dans la cour et des élèves courir dans les couloirs. Madame se fait tancer.par la directrice pour l'introduction dans l'école d'un rappeur en vogue dont la célébrité ne cesse de croître. Madame doit être la dernière à ne pas le connaître.

L'école est au bord de l'émeute.

Interrompant une séance d'autographes, un éducateur ramène les élèves en classe, tandis qu'un autre exfiltre le chanteur qui, une fois dehors affronte seul une meute de fans.

Michèle Peyrat

Écoles et salles d'asiles

Autrefois, c'était une vieille femme, souvent acariâtre, mécontente de la vie et du sort qui ne lui avait rien donné ou rien laissé, ni mari, ni enfant, ni fortune ; c'était un vieillard chagrin qui enseignait à lire et à écrire, qui ouvrait la porte de toutes connaissances et de tout savoir, et recevait sur le seuil de la société, pour l'y introduire, cette troupe joyeuse d'êtres folâtres et riants, qui sautent plus qu'ils ne marchent, chantent plus qu'ils ne parlent, et qui assombrissaient encore la tristesse du maître et de la maîtresse d'école par le contraste de leurs faces rosées, de leurs cris joyeux, de cette surabondance de vie qui éclate en eux de tous côtés, par tous les sens, par tous les pores. Aussi la première leçon donnée c'était celle de se taire et de ne pas bouger : réprimer était le mot d'ordre cruel écrit sur la férule et sur la classe, sur l'abécédaire et sur l'exemple d'écriture.

Dans cette sombre chambre, autour de ces tables noires, sur ces bancs poudreux, la joie était un délit ; et l'on y demandait à l'enfant, qui commence à peine à jouer avec la vie, le sérieux que l'homme fait a souvent payé si cher.

Pauvres petits bien aimés, chers enfants, dont j'aime tant la voix chantante, le ris si franc, le regard joyeux, précurseur de la parole, soyez contents de ce siècle, avare pour nous, mais qui vous accueille, vous, avec amour et les mains pleines de promesses. Les écoles, les asiles, qui s'ouvrent aux plus pauvres d'entre vous, ont de la lumière, de l'air ; l'alphabet, cet effroyable et noir démon, qui vous épouvantait naguère de ses griffes tachées d'encre, est maintenant un génie bienveillant, à face riante et bouffie comme les vôtres, ses mains sont remplies d'images, et, comme vous, il chante une chanson qui ne finit pas, qu'on ne peut comprendre, et dont vous seuls avez le secret dans votre joie sans motif et sans bornes.

Il y a deux ans que je fis connaissance, pour la première fois, avec les salles d'asile ; j'en avais entendu parler, mais les souvenirs d'école, bien que lointains, n'avaient rien d'assez riant pour que j'eusse envie de les raviver. Beaucoup de gens vantent le bonheur de leurs premières années, je présume que c'est afin de placer le bonheur quelque part. Cependant une amie me parla avec tant d'éloges de l'établissement fondé par M Cochin, que je consentis à le visiter.

J'eus à traverser le Luxembourg, partie des boulevards extérieurs, plusieurs rues à peine pavées, où je fus surprise de trouver de l'air, de l'espace, des bouts de verdure çà et là, comme si les champs disputaient encore le terrain au grand Paris, l'envahisseur. Je n'avais jamais abordé le faubourg Saint-Marceau que par des rues étroites, sales, noires ; je trouvai celles-ci assez propres et agréables, comme des rues de village. J'arrivai par une longue allée ouverte cl bordée de jeunes arbres dans la maison d'asile, composée d'une réunion de petits bâtiments.

Des groupes d'enfants, sans s'inquiéter des étrangères, se pressaient joyeusement autour de moi pour entrer aussi. Chacun d'eux avait sa préoccupation, sa chanson, son jouet, son petit panier, le déjeuner, et les plaisirs affairés de l'enfance, car elle donne à ses amusements cette intensité d'attention que nous n'accordons qu'à nos soucis.

À leur costume, c'étaient les petits du pauvre, de l'ouvrier ; mais ils étaient sains, point trop malpropres, et évidemment enchantés d'aller à l'école. Ce perfectionnement me charma. Une cour carrée, dont un petit toit abritait le pourtour, me parut un lieu de récréation bon pour la pluie et le beau temps. Un chapelet de petits paniers était suspendu à l'entour ; chacun y avait son clou, son numéro. Sous cette toiture, que soutenaient de distance en distance des poteaux, faisant colonnettes ou pilastres, s'ouvrait la porte de la première classe, dont les larges fenêtres prenaient l'air et la lumière au-dessus de cet auvent. J'entrai, et vis une suite de gradins échelonnés en amphithéâtre, de façon à ce que l'on pût embrasser d'un coup d'œil, et de la tête aux pieds, tout le petit peuple qui chantait et s'agitait là-dessus, les plus petits, tout au haut, ne pouvaient guère avoir que trois ans ; les plus âgés, en bas, en avaient moins de six ; et tous semblaient être à la fête.

Les garçons d'un côté, les filles de l'autre, chantaient à tue-tête *b, a, ba, a, b, ab* ; et les nombreux couplets fermés des différentes combinaisons des

consonnes et des voyelles, écrits en grosses lettres sur de larges écriteaux, leur étaient présentés par un jeune homme et sa sœur. Ces derniers conduisaient, avec des voix assez justes, le chœur joyeux. et semblaient partager la gaieté générale. Des battements de mains, des mouvements réguliers de pieds, marquaient bruyamment la cadence, et les enfants avaient évidemment tout ce qu'il leur faut : une surveillance bienveillante, des compagnons de leur âge, du bruit et du mouvement. La longue chanson finie, pendant laquelle se distinguaient déjà de petits moniteurs, des intelligences plus vigoureuses, qui s'exerçaient à conduire les autres, le jeune maître avança au tableau. Des boules rangées par dizaines, et enfilées sur des cordes tendues, couraient d'un côté du cadre à l'autre. Il y en avait cent, et, de dix en dix, elles changeaient de couleur. Avec l'aide de ce Bezout nouveau commença la leçon d'arithmétique.

— De quelle couleur sont ces boules ? demandait le maître.

— Rouges, répondaient une foule de voix.

— Combien y en a-t-il là ?

— Deux, monsieur.

— Et là ?

— Deux encore.

— Et maintenant ?

— Quatre.

Puis, de l'addition on passait à la soustraction, et je vis faire gaiement les quatre règles en nature, tandis que sur des pancartes on lisait les chiffres correspondans. Ensuite la conversation s'établit entre le professeur et les élèves.

— Tu as un beau bonnet, Jacques, cria le premier à un gros marmot, assez orgueilleux d'un bonnet grec, tout neuf, surmonté de sa grosse houppe de soie noire. En quoi est-il ?

Le propriétaire n'en savait rien, mais son voisin à malin regard cria bien vite :

— En laine !

— D'où vient la laine ?

— Des moutons.

Tous les états par lesquels passe la laine pour devenir bonnet furent successivement racontés et nommés. L'enfant était mis en rapport avec la civilisation, comme Adam avec l'univers, en nommant chaque chose.

Une sorte de long et bas pupitre en bois, à deux pentes, placé au milieu de la salle, formait un lit de repos, sur lequel deux enfants fatigués dormaient de tout leur cœur :

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Enfin les premiers essais d'écriture étaient sculptés sur le sable, au-dessous des croisées, par de petits doigts maladroits et gracieux. L'inspectrice, venant à nous, m'apprit que, grâce à la bonté prévoyante de M. Cochin, chaque enfant pouvait avoir tous les matins pour son sou (et souvent sans cela) une bonne et copieuse soupe ; et elle nous introduisit dans la seconde classe.

J'y trouvai deux cents petites filles rangées par ordre ; la maîtresse, assise sur un siège élevé, se tenait au haut bout de la salle ; et une monitrice, debout, inspectait chaque banc. C'était le jour du travail d'aiguille. Je passai en revue des broderies, des ouvrages de couture, des canevas de marque ; et, ce qui me plut davantage, le raccommodage des vieilles hardes des parents. J'écoutais l'inspectrice qui me parlait des jours de chant, de dessin, d'orthographe, et regrettais que ma visite n'eût pas eu lieu plutôt au moment de ces exercices, quand madame Willard, posant la main sur mon bras, me dit :

— Demandez, je vous prie, quelle est cette jeune fille ?

Mme Willard est une Américaine qui fait pour son pays plus que je ne croyais donné à une femme d'accomplir ; elle grandit et forme par avance les générations à venir, en donnant une direction toute nouvelle à l'éducation de celles qui, de par le titre sacré de mères, sont les premières institutrices du genre humain. Les écoles normales de filles, établies sur le modèle de la sienne, couvrent déjà les États-Unis, et Mme Willard venait demander à la vieille Europe si elle faisait aussi quelque chose pour l'éducation des femmes, afin de tirer parti de nos progrès, s'il y en avait. Je regardai du côté de l'Américaine, et vis deux enfants de onze à douze ans ; l'une était fort jolie.

— Ce n'est pas celle-là, me dit Mme Willard, elle n'est que belle, mais la physionomie de l'autre rayonne d'intelligence.

Effectivement, l'enfant, sur lequel elle fixait ce regard profond que je n'ai vu qu'à elle, avait sur sa figure, seulement agréable, un singulier attrait de naïveté, d'intelligence et de raison. Tirant un peu à part l'inspectrice, je la questionnai.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous me parlez là de notre trésor ; elle n'avait que neuf ans quand elle nous vint, et déjà on voyait tout ce qu'elle serait ! c'est pour elle qu'on accroît les leçons, qu'on élargit l'étude ; pour elle on a créé des classes, celle de musique entre autres ; elle entraîne les maîtres après elle, car son esprit marche devant ! et tant de raison, de douceur et de fermeté ! Aussi, Madame, quand la personne qui fait la classe du soir, la classe d'adultes, que les femmes du faubourg, de la Place Maubert, viennent apprendre à lire, quand la maîtresse du soir nous manque, c'est cette enfant que je charge de tenir sa place ; elle instruit et contient, mieux que qui que ce soit, ces terribles écolières : oui, Madame, c'est souvent une fille de douze ans qui fait la classe à cent ou deux cents harengères.

Madame Willard écoutait : elle m'entraîna vers une autre maîtresse, à laquelle, à sa prière, je renouvelai les questions, obtenant en réponse des éloges aussi complets.

— Me donnerait-on cet enfant pour l'emmener en Amérique, demanda alors Mme Willard, de son air tranquille et décidé ? Je suis à la tête d'une institution de deux à trois cents jeunes filles, parmi lesquelles sont élevées les plus riches héritières des États-Unis ; cette enfant, traitée comme ma fille, aura la même éducation, je me charge de sa destinée.

— Ah ! Madame, reprit l'inspectrice, ses parents sont bien pauvres, mais je ne sais s'ils y consentiraient, car leur fille, c'est leur bon ange ; et pour moi-même (certes, je m'y résoudrais pour son bien), mais ce serait une cruelle perte ; son père est un malheureux ouvrier doreur, que les maladies qu'entraîne ce funeste métier, et la misère qui en est la suite, avaient mis hors d'état de nourrir sa famille. Uniquement à cause de l'estime que nous a inspirée cette petite, bien petite alors, nous avons pris son père pour concierge de la maison ; il y a trois ans de cela, l'on s'en applaudit tous les jours ; et, elle, c'est la perle et la joie de la maison,

La négociation fut assez longue et assez difficile ; mais Mme Willard et l'intérêt de l'enfant l'emportèrent. La noble et digne américaine s'embarqua au Havre trois mois après avec la petite fille de la salle d'asile.

Adélaïde Montgolfier
Musée des familles (1833)

Le chien philosophe

On peut à bon droit considérer la race des chiens du Mont-Saint-Bernard comme atteignant, dans l'admirable échelle de la création, le niveau intellectuel le plus voisin de l'espèce humaine.

Que de fois n'est-il pas arrivé de dire de certains de ces animaux : « Il ne leur manque que la parole ! » C'est qu'en effet leur regard, leur attitude semblent souvent traduire une pensée dans une expression qui la rend compréhensible. Voyons aujourd'hui le chien de notre gravure ; ne laisse-t-il pas deviner sa bonté dans l'air paterne et doux avec lequel il considère les visiteurs ailés si fort à la portée de sa lourde patte ? Toute sa physionomie ne semble-t-elle pas dire : « Vous pouvez picoter en paix, petits amis, Médor ne vous veut aucun mal ; il éprouve du plaisir au contraire à vous voir vous ébattre joyeusement, cela lui rappelle son bon temps de liberté. » Ce qu'il a l'air de dire, il se le dit, croyons-le ; nous connaissons ce bon Médor, c'est le meilleur de sa race. Sa liberté, il la pleure quelquefois, car ce superbe chien n'était pas né pour porter la chaîne, mais pour suivre à la piste quelque gibier de choix dans le plein air des champs. C'était un des seigneurs de son espèce qui, après avoir mené la vie d'un général d'armée, fait des exploits guerriers, des captures nombreuses et plusieurs sauvetages, était venu s'échouer comme un garde-policier dans un chantier de construction. Il y avait bien de quoi pleurer et l'animal, que nous observions de loin sans en être vu, était souvent rêveur. On eût dit qu'il philosophait sur les décep-

tions de l'existence. Peut-être, en effet, se faisait-il des réflexions sur la bizarrerie de ses maîtres qui, l'attachant pendant le jour, le laissaient libre à l'heure où le chantier se dépeuplait, alors que la nuit venant ne lui permettait ni de rencontrer un ami, ni de recevoir une caresse. Mais plus sage que certains hommes dont la seule ressource est de se révolter contre leur sort, Médor se soumettait au sien.

Comment employer ses longues heures de désœuvrement ? Dormir, c'était bien monotone ; s'engraisser, c'était plutôt gênant ; c'est pourtant ce qu'eussent fait la plupart de ses semblables.

Mais, nous l'avons vu déjà, Médor était un sage et, avec sa sagacité ordinaire, il comprit que, pour les chiens comme pour les hommes, le plus sûr moyen d'être heureux c'est d'être bon et de faire du bien. Alors il se mit à protéger ceux qu'il aurait pu perdre. Les oiseaux que nous voyons voleter et séjourner auprès de lui n'y sont pas venus accidentellement ; ils y viennent à chaque instant. D'abord ce fut un couple timide, absorbé par les reliefs d'un festin tentateur, mais n'osant pas trop s'aventurer près de ce gros pacha qui pouvait ne pas avoir la digestion commode. À vrai dire, à leur première apparition, l'instinct du chasseur s'était réveillé chez Médor, puis il s'était dit : « A quoi bon me donner des remords pour un si maigre gibier, puisque mon estomac ne réclame rien ? Laissons vivre ces pauvres bêtes et si elles peuvent trouver à se nourrir après moi, tant mieux pour elles. »

Que d'égoïstes comblés des faveurs de la fortune n'ont pas le sentiment charitable de ce chien !

On objectera peut-être que l'on ne peut savoir si Médor eut vraiment cette pensée qu'on lui prête. Il eut mieux que la pensée, il la mit en action. Chaque jour, il laissait un peu de son repas, en rongeant moins scrupuleusement ses os ; puis, comme il se rendait compte de la terreur qu'il inspirait au couple ailé, aussitôt qu'il avait mangé il rentrait dans sa niche, où il faisait semblant de dormir afin de rassurer les peureux. Cela dura quelque temps ; quand il vit que toute crainte avait cessé, il ouvrit les yeux, voulant jouir au moins du bonheur qu'il causait.

Les oiseaux s'étaient si bien habitués à ce bienfaiteur à quatre pattes que, le printemps venu, ils n'eurent d'autre idée que d'installer leur nid dans son voisinage. Une grosse pièce de bois qu'on avait commencé à creuser pour un travail ensuite abandonné, fut choisie comme un lieu propice pour abriter la jeune couvée. Bientôt celle-ci s'éleva sous l'œil protecteur du bon gardien qui sut les défendre et de la griffe du chat et de la main indiscrète des enfants.

Dès lors, Médor ne s'ennuya plus, sa vie avait un but dont il percevait l'utilité ; il était fier de voir grandir le nombre de ses amis, et heureux de cette amitié même qu'on lui exprimait par les plus joyeux chants.

M. Melchior
Nouvelliste des Vosges (9 juillet 1893)

Victor et son chien

II faisait à peine jour. Les ouvriers allaient à leur journée. Les revendeurs et les revendeuses d'herbes, de fruits et de divers comestibles qui se consomment dans la grande ville de Paris, chargés et haletants sous le poids de leurs fardeaux, marchaient dans plusieurs directions pour arriver chez eux et préparer l'étalage de leurs marchandises. On voyait déjà les moins vigilants ouvrir leurs boutiques et grouper, aux yeux des passants, les divers objets qui devaient fixer leur attention, satisfaire leurs besoins ou leurs caprices. Victor, triste, les yeux fixés en terre, marchait lentement au milieu des flots mouvants de cette population active et bruyante. Des soupirs s'échappaient de sa poitrine, quelques larmes sillonnaient ses joues fraîches et vermeilles, qu'il cherchait à faire disparaître en les essuyant avec le bout de ses doigts. Le gros morceau de pain bis qu'il portait sous son bras pour ses deux repas de la journée annonçait, dans le jeune garçon, un ouvrier qui va remplir sa tâche.

En partant pour son travail il avait été réprimandé. On l'avait appelé paresseux… Paresseux ! le pauvre enfant !… Personne ne l'était moins que lui : aussi ce reproche lui avait-il percé le cœur, car il ne le méritait pas… Le petit compagnon était

l'unique enfant d'un vieillard presque aveugle, d'un ancien soldat réduit à une simple pension de 200 fr., et qui, pour ajouter aux exigences de sa modeste vie et de celle de Victor, s'occupait du matin au soir à faire des chaussons de lisière pour des marchands qui l'employaient. En été, on le voyait dès le commencement du jour à la porte du petit jardin de l'appartement retiré qu'ils occupaient au rez-de-chaussée, près de la barrière des Amandiers, une forme de souliers appuyée sur ses genoux, y déployant et laçant sur le bois nu les lisières ou bandes d'étoffe qui servaient à fabriquer ces chaussons, qui pourtant ne lui rapportaient pas au-dessus de quinze sous par jour. Ce que gagnait son petit-fils, qu'on employait dans une manufacture de papiers peints, et la pension du vieux guerrier suffisaient néanmoins à tous leurs besoins ; mais il ne fallait pas s'écarter de la route depuis longtemps suivie par l'invalide économe ; aussi rien au monde n'aurait pu l'en détourner.

Le père Giberne, aïeul de Victor, avait appartenu à la grande armée, à l'époque de nos glorieuses compagnes. Soldat d'*Égypte*, de *Marengo* et d'*Austerlitz*, il ne parlait des hauts faits de nos généraux et de l'empereur que chapeau bas et une larme à l'œil. Son fils, son unique enfant, comme lui militaire de la grande armée, était mort premier tambour de sa compagnie, en battant la charge contre l'ennemi commun.

Le père Giberne avait vu la faux du Temps moissonner successivement les siens : Victor seul lui restait. Victor, âgé de douze ans, était l'amour du vieux soldat, le compagnon de ses batailles, ou du moins le patient auditeur qui, tous les jours en entendait le récit, le confident de ses projets… Rien ne peut égaler la tendresse d'un grand-père pour le dernier des siens… Aussi comme un enfant, pour peu qu'il ait du cœur, respecte, vénère ces cheveux blancs, ces rides sillonnées par l'âge, ces traits chéris qui rappellent si bien à son âme émue celui de qui il tient la vie !

L'invalide et le jeune garçon étaient contents l'un de l'autre, Le vieillard idolâtrait Victor, dont la physionomie douce, ingénue, et cependant éveillée, lui rappelait celle du brave tambour.

Victor avait pour son aïeul un attachement vrai, un respect louchant ; ce sentiment était né en lui, son bon cœur le portait naturellement à obéir à son grand-père, à l'aimer, à le servir… Aussi ne manquait-il jamais à aucun des devoirs de la piété filiale.

Il était à peine rentré de son travail, que le pauvre enfant conduisait le vieillard sur le boulevard pour lui faire prendre l'air. Il lui donnait le bras, ou bien le père, appuyé sur l'épaule de son fils, faisait sa petite promenade. Cet exemple d'une réciproque affection formait un tableau qui attirait les regards des passants et les louanges des voisins. Le grand-père et le petit-fils n'en étaient pas orgueilleux, parce qu'ils trouvalent leur conduite toute naturelle.

À travers le brouillard qui l'empêchait de bien distinguer les objets, le vieux soldat s'aperçut un soir que Victor rentrait un peu plus tard que de coutume, que des larmes avaient marqué leur passage sur ses joues, et que ses yeux en étaient encore tout humides.

Le grand-père : Il me semble, Victor, que tu as pleuré ?

Victor, *essayant de renfoncer les larmes qui veulent se faire un passage encore, et de prendre un air gai :* Moi, grand-père !… Oh ! que non !

Le grand-père : Que non ! que non !… Que vois-je donc là, sur tes joues ?

Victor : Mes joues ? (*les essuyant avec sa manche*.) Rien.

Le grand-père, *ému* : Tu as pleuré.

Victor : Grand-père, vous ne voyez pas bien.

Le grand-père : Malheureusement, c'est vrai ; mais j'y vois assez pourtant pour remarquer sur ta figure des traces de pleurs, et je désire en connaître la cause… (*prenant la main de Victor*) Parle, mon enfant ; tu sais combien tes chagrins m'affligent.

Victor, *hésitant* : Grand-père, vous m'avez ce matin appelé paresseux, parce que je m'étais réveillé à cinq heures.

Le grand-père, *prenant un air sérieux*. C'est qu'en effet c'est un peu tard pour un garçon alerte comme toi, et qui est debout tous les jours ordinairement à quatre heures, m'apprêtant mes lisières,

mon déjeuner, tout ce qu'il me faut pour ma journée… Mais ce n'est pas cela qui t'a fait pleurer.

Victor : Que voulez-vous donc que ce soit, grand-père ?

Le grand-père : Nous avions au régiment un enfant de troupe de ton âge, je crois… Il avait son père, celui-là : c'était mon caporal…

Victor, *avec distraction*. Avait-il un chien ?…

Le grand-père : Je ne sais pas… Il était devenu soucieux. On avait beau lui dire : Qu'est-ce que tu as donc pour être toujours triste ?

Victor, *vivement* ; Et le dit-il ?

Le grand-père : Après bien des façons… Sais-tu ce qu'il avoua à son grand-père et à son escouade, qui mangeaient en ce moment la soupe ?…

Victor : Non, grand-père.

Le grand-père : Qu'il n'était si triste que parce que, voulant devenir général, il voyait bien que si son père, après quinze ans de service, n'était encore que *caporal*, jamais il ne parviendrait, malgré tous ses efforts, au grade qu'il ambitionnait… Je crains, mon enfant, que ton ambition ne soit aussi la cause de ton chagrin… tu auras formé quelque projet extravagant…

Victor, *soupirant* : Ce n'est pas cela, grand-père ; vous m'avez grondé ce matin…

Le grand-père : Grondé ! grondé ! c'est vrai ; mais voilà deux jours que tu ne dis rien… que ta gaîté habituelle a disparu.. Une petite boutade de ma paît ne peut pas être une raison pour te donner un visage si peu analogue à ton caractère… Allons, Victor, sois franc, tu l'as toujours été avec moi. Tu as du chagrin et tu me le laisses ignorer !… Ce n'est pas bien cela, mon ami ; c'est un chien d'entêtement… et je devrais me fâcher…

Victor : Vous venez de dire… chien… d'entêtement, je crois, grand – père ?

Le grand-père : Oui, que ton silence est un chien d'entêtement ; plutôt que de me conter tout bonnement ton affaire… Ça soulage, vois-tu, Victor, une confidence à un vieux grand-père… les gens âgés sont toujours si indulgents pour la jeunesse !…

Victor : Eh bien ! grand-père, vous avez raison ; ma peine vient d'un *chien*…

Le grand-père, *étonné* : D'un chien !…

Victor : Et c'est vous qui en êtes la cause ; car si vous aimiez ces animaux, qui sont si bons et si fidèles, aujourd'hui je n'aurais pas de chagrin… Combien ne m'avez-vous pas dit de fois : « Ne t'avise pas de m'amener jamais ici ni chien, ni chat : c'est voleur… enfin toutes ces bêtes ça mange… « Moi, là-dessus, je n'ai pas voulu vous désobéir… et… voilà la cause de mon chagrin.

Le grand-père : Je ne te comprends pas.

Victor : Pourtant c'est bien facile, vous allez voir, grand-père ; mais vous ne me gronderez pas ?…

Le grand-père : Je te le promets.

Victor : C'est une histoire que celle de mon chien ; écoutez plutôt : « Un jour que je déjeunais au soleil, le long du grand mur qui renferme notre manufacture, j'entendis des enfants qui jetaient des pierres à un chien : je me levai ; la scène se passait loin de moi. – J'avançai la tête… je ne vis plus rien. Je pris ma place ; j'avais choisi celle qui me donnait le soleil en face ; et par un mois de mars assez froid, vous voyez qu'il y a déjà six semaines de cela, j'étais bien aise de sentir ses rayons me caresser les joues, tandis que je fourrais mon couteau dans le pot d'où je tirais pour déjeuner les haricots accommodés à l'huile que j'avais apportés… Je l'avoue, je mangeais d'un appétit qui vous aurait fait plaisir à voir, grand-père. J'étais tout occupé de mon repas, lorsqu'un léger bruit vint frapper mon oreille. Je me retourne, et je vois venir vers moi, tout doucement… devinez qui, grand-père !… un malheureux chien, celui que probablement j'avais entendu tout à l'heure poursuivre par de méchants enfants. Il s'était dérobé à leurs coups et errait maintenant à l'aventure, cherchant un asile et sa pitance. Le chien marchait la tête penchée, la queue serrée entre les jambes ; ses yeux humbles et baissés se fixaient çà et là avec inquiétude ; il semblait dire : Protégez-moi… quelque chose à manger ; j'ai faim ! Le chien n'était pas beau !… c'était un petit caniche gris, crotté, ayant une oreille encore saignante. Il faisait pitié ! Sa vue m'émut… je l'appelle, il s'arrête, je lui jette un léger morceau de pain, il le regarde et n'ose s'en approcher. Son hésitation me fit grand-peine ; je l'encourageais du geste et de la voix, n'osant me lever dans la crainte

de l'effaroucher, et de lui faire prendre la fuite. Le pauvre animal ! il se rassura pourtant. Peu à peu il s'approche… flaire ce pain qui disparaît. Je lui en jette un second morceau… crac ! il disparaît encore. Je me lève enfin ; le caniche reconnaissant remue la queue à mon approche. Je le flatte, je partage avec lui mes provisions ; le chien, rassuré, mange, s'avance humblement, et bientôt, après m'avoir léché les mains en signe de soumission, s'étend à mes pieds, comme s'il eût voulu par là me faire comprendre qu'il se donnait à moi…

Le grand-père :. Tout ceci paraît fort naturel. Ensuite ?

Victor : Après mon déjeuner, j'ai amené le chien à la manufacture. Il s'est laissé conduire ; mais comme je craignais de le perdre, et que déjà je commençais à l'aimer, je l'ai placé dans un endroit retiré des ateliers où personne ne va jamais. Là je l'ai attaché avec une corde et lui ai fait une niche derrière des planches avec de vieilles toiles d'emballage et de la paille. Puis, après avoir placé près de mon pensionnaire un vase plein d'eau, je me suis retiré. À deux heures, au moment de prendre mon second repas, je me suis rendu près du caniche ; la chère bête ! elle reposait, que c'était plaisir à voir !…

Le grand-père : Je conçois que cet animal t'offrait une distraction ; mais aussi ne pouvait-il pas te déranger de ton travail ? et dans tout ce que tu viens de raconter, je ne vois rien encore qui puisse justifier ta tristesse.

Victor : Prenez patience, grand-père ; le reste vous fera voir si j'ai tort de m'affliger.

Le grand-père : Voyons donc.

Victor : C'était le second jour de la semaine que je trouvai le caniche, et à cause de cela je le nommai *Mardi*.

Vous savez que je l'avais installé dans un lieu retiré des ateliers… – Pendant huit jours je l'y tins sans sortir. Le soir je le barricadais, et le matin j'allais le délivrer et déjeuner avec lui. Il fallait voir les gambades, les amitiés qu'il me faisait quand il me revoyait !… il s'approchait debout, tournait autour de moi en allongeant la langue à la manière des chiens danseurs que nous avons vus se donner en spectacle dans les rues. Je crois bien qu'il n'aurait pas été fâché de prendre le large et de sortir avec moi ; mais dans son intérêt, comme j'étais obligé de faire à tout le monde un mystère de son séjour à la manufacture, je me vis forcé de le tenir caché ; et aussi lorsqu'il voulait me témoigner sa joie, d'en tempérer les transports J'accoutumai ainsi le pauvre reclus à m'adresser en silence des caresses. Cette circonstance ajoutait encore à l'affection que j'avais pour lui.

Je déjeunais et dînais chaque jour avec *Mardi*, mais je ne pus le faire pourtant sans éveiller la curiosité de mes camarades, qui, ne me voyant plus aux heures des repas mêlé comme à l'ordinaire avec eux, tantôt dans un endroit de notre travail, tantôt dans un autre, voulurent savoir quelle en était la cause, et m'épièrent. – *Mardi* fut découvert, et chacun se moqua de moi. Ce fut à qui me jetterait la pierre, mais je tins bon. Toutefois il n'y eut plus moyen de conserver l'incognito de mon ami. Mon embarras devint grand, je vous assure, grand-père. Je pleurai, je me dépitai… mais le chien était près de moi, qui me léchait les mains et aboyait à ses ennemis… Cela me conso a un peu et me rendit plus ferme dans la résolution que je pris de le défendre et de le conserver… Je n'osais pas néanmoins, craignant trop de vous déplaire, le conduire à la maison. Cependant je fis tant par mes prières, que j'obtins du contre-maître la permission de continuer de faire coucher *Mardi* dans la niche que je lui avais arrangée, en lui faisant observer que mon caniche était d'ailleurs de bonne guette et serait utile à la garde de l'établissement, qui, comme vous le savez, grand-père, est dans un lieu éloigné du boulevard.

Le grand-père : Et alors, pendant le jour, comment fis-tu pour avoir ton chien avec toi ?

Victor : Je me décidai à associer *Mardi* à mes travaux. Mes camarades plaisantèrent d'abord sur mon projet ; mais quand ils virent qu'obligé souvent de rouler une petite voiture qu'on remplissait de papiers pour les transporter dans les ateliers, le chien, placé à mon côté, m'aidait beaucoup à traîner, et qu'à raison de son secours doublait quelquefois ma charge, mais aussi qu'on me payait mieux… ils finirent par ne plus rire… Mais en cessant leurs moqueries, ils devinrent jaloux de l'aug-

mentation de mon salaire et tournèrent toute leur colère vers le bon animal qui en était cause. Il n'y eut pas de méchancetés qu'ils n'essayassent de lui faire.

Le grand-père : Les méchants garnements !…

Victor, *tout joyeux* : Ce n'est pas tout encore, grand-père ; vous allez voir.

Un jour que l'on remuait le grand cylindre pour étendre des papiers peints, – *Mardi* était là qui regardait les ouvriers, – tout-à-coup il vint à moi, me secoue par mon vêtement, le mord, le tire à lui comme pour me faire comprendre de ne pas rester à la place que j'occupais. Je veux d'abord le chasser ; je le repousse ; l'animal ne se rebute pas ; il aboie et me tire si bien par mon pantalon, que, pour ne pas en laisser une partie dans sa gueule, je suis obligé de céder en m'éloignant avec lui. J'étais à peine à deux pas que le rouleau tombe et entraîne les camarades qui le faisaient mouvoir. Si je fusse demeuré avec eux une seconde encore, j'eus été indubitablement frappé.

Le grand-père : Son instinct naturel lui avait fait pressentir le danger.

Victor : Ce qu'il y a de certain, grand-père, c'est que ce dernier trait du savoir de *Mardi* surprit tout le monde. Heureusement qu'un seul ouvrier reçut une légère contusion à la jambe ; mais ce qui est singulier, c'est que ce fut celui de mes camarades ordinairement le plus acharné à faire enrager mon ami qui attrapa cette blessure, comme si le bon Dieu eût voulu le punir des malices qu'il faisait à mon caniche qui ne lui adressait jamais la parole.

Mais, grand-père, ce chien si fidèle, qui faisait ma gloire et mon bonheur, était envié par tout le monde après en avoir été dédaigné ; et, malgré la surveillance la plus active de ma part, un beau jour que j'arrivais des premiers à la manufacture, je ne le trouvai plus à sa place (*pleurant*) Trente-six heures se sont écoulées depuis ce malheur, grand-père ?… À présent j'ai perdu l'appétit… je n'ai aucun courage… et si *Mardi* ne m'est pas rendu…

Le grand-père : Que feras-tu ?

Victor : Je ne sais, grand-père… mais je ne suis plus bon à rien. Je passe les nuits à me lamenter ; puis quand vient le matin…

Le grand-père : Tu t'endors et restes couché… Voilà pourquoi tu as manqué une ou deux fois à l'appel, ce qui a été cause que je t'ai gratifié du nom de paresseux… Mais faisons la paix, mon garçon ; et Dieu, qui connaît ton bon cœur, te rendra ton chien.

Victor, *embrassant l'invalide* : Ah ! grand-père, vous paraissez content !… il y a du nouveau à la maison…

Et Victor avait à peine prononcé ces mots, qu'il exprimait avec une inquiétude mêlée de contentement, qu'on entendit aboyer dans la pièce voisine… Ces cris n'étaient pas inconnus au cœur de l'enfant… L'invalide vit bien qu'il lui serait impossible de modérer comme de retarder la reconnaissance des deux amis ; il ouvrit la porte, et *Mardi* vint se rouler aux pieds de son jeune maître en poussant des hurlements d'une joie folle, faisant des cabrioles, des sauts périlleux plus burlesques les uns que les autres. Tantôt il prenait sa course et s'éloignait, puis revenait en se jetant sur Victor avec des démonstrations délirantes de plaisir pour le caresser ; ensuite s'arrêtait à l'invalide, remuait la queue, le flairait, lui léchait les mains. Dans son langage il semblait lui dire : Vous m'avez rendu mon bienfaiteur, mon ami, souffrez que je vous en remercie. Le pauvre animal manifestait son bonheur d'une manière si touchante, le grand-père et le petit-fils se prêtaient à sa joie avec des marques d'un plaisir si vrai, que c'était merveille de les voir tous les trois.

Enfin le chien, fatigué, haletant vint se coucher aux pieds de Victor et de l'invalide ; et, les regardant tous les deux avec des yeux où se peignait une vive reconnaissance, il sembla leur dire : Maintenant je ne vous quitterai plus. C'est bien ce que le grand-père et le petit-fils voulaient aussi, et c'est ce qui fut arrêté irrévocablement. L'invalide, voyant que Victor était à son travail, ne pouvait avoir une société plus agréable, plus aimante, plus fidèle ; il adopta *Mardi*.

Il n'est pas besoin d'ajouter que le bon animal s'attacha de plus en plus à Victor, et que celui-ci ne voulut jamais s'en séparer.

Antoinette Grandsard

La petite bouquetière (1870)

Les deux lions

Les hommes ne remplissaient pas encore le monde entier ; se défiant de leurs forces naissantes, ils n'osaient point s'éloigner les uns des autres, et, réunis dans des endroits faciles à défendre, ils laissaient aux bêtes fauves la possession des vastes solitudes qui s'ouvraient devant, eux. Les lions régnaient en souverains, se partageant l'empire sur tous les animaux de la création que la terreur leur soumettait.

Un vieux lion, maître d'un grand royaume, avait su, par une bonté vraie ou feinte, s'attirer l'amour de ses sujets, persuadé que rien n'est plus propre à consolider un trône. Il avait ainsi joui d'une paisible vieillesse, redouté de ses voisins, chéri de son peuple ; mais la mort atteint les grands comme les faibles, et le vieux roi dut songer à quitter cette vie. Avant de mourir il partagea son royaume entre ses deux fils, leur adressa quelques dernières recommandations pour gouverner après lui, les exhortant à suivre son exemple, puis il s'éteignit au milieu d'un deuil général. Un long cortège accompagna ses funérailles à la tristesse peinte sur tous les visages se mêlait une vague appréhension de l'avenir.

Les deux frères divisèrent la succession paternelle en deux parties distinctes, et chacun s'en fut dans sa capitale particulière, qui n'était autre qu'un antre spacieux et large, tapissé de plantes gigantesques, au milieu d'un paysage délicieux.

Dès les premiers jours, on vit combien différaient entre eux les deux princes. Autant l'aîné se montrait affable et doux, autant le cadet affichait d'orgueil et de hauteur.

Le premier suivit les instructions paternelles, convaincu qu'il ne pouvait mieux honorer sa mémoire. Il accueillait avec bonté les demandes de ses sujets, était pour eux d'un abord facile, prenait les mesures les plus propres à assurer leur bien-être et leur conservation, veillait à leur défense. Il ne s'en rapportait point à d'autres du soin de traiter les affaires, et étendait à tout sa surveillance : aussi ses sujets, retrouvant en lui le digne fils du prince qu'ils regrettaient, lui continuaient le même dévouement et la même affection qu'à son père. Ils se plaisaient à lui obéir : il y avait bien encore quelques rebelles qui soupiraient après l'indépendance et l'existence plus dangereuse, mais plus libre des forêts ; mais ce n'étaient que quelques cris épars qui disparaissaient au milieu du concert de louanges et d'actions de grâces que le royaume adressait journellement à son souverain. Aussi il n'y avait rien qu'il ne pût obtenir, et dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre l'envie de ses voisins ; l'obéissance et le dévouement de ses sujets lui assurèrent toujours la victoire. Il vivait respecté au-dehors, aimé au-dedans, et voyait tous les jours s'affermir sa puissance et son crédit.

Lorsque quelque loup glouton ou quelque poulain étourdi passait le fleuve aux ondes transparentes qui séparait les deux États, il croyait arriver dans un monde nouveau. Les plaines immenses étaient désertes ; la désolation régnait partout. Des êtres décharnés et baissant la tête sortaient de tanières sombres et misérables, au fond desquelles grondaient des mugissements sourds et des gémissements plaintifs. La misère et le malheur semblaient avoir établi leur séjour dans cette contrée. Et pourtant naguère elle était belle et souriante. quelques années seulement d'oppression et de tyrannie avaient suffi pour la métamorphoser ; son prince, au lieu de se conformer aux leçons de son père, avait mieux aimé s'abandonner à son naturel orgueilleux et despotique. Pour lui, toute faute était un crime, et il n'avait trouvé de meilleure façon de punir les moindres peccadilles que d'en égorger les auteurs. Il avait entassé les cadavres sur les cadavres ; on eût dit qu'il prenait plaisir à verser le sang de ses sujets. Croyant la crainte et la peur seules capables de confirmer sa puissance au-dedans et de l'étendre au-dehors, il déployait la plus grande cruauté. Le succès ne répondit pas à son attente, et les moyens même dont il usait se retournèrent contre lui pour le perdre.

Les sujets n'ayant point à compter sur la clémence d'un prince à qui il pouvait plaire chaque jour de les égorger, cherchaient mille inventions nouvelles pour exaspérer leur maître ; s'il chassait, l'âne se mettait à braire à gorge déployée au moment où le prince allait tomber sur sa proie. Dans une bataille qu'il livra à un de ses ennemis, un chien ou un rat, on ne sut pas bien lequel des deux,

mordit son souverain au talon, si fort que la douleur fit retourner le lion, dans l'instant même où un superbe tigre à la peau tachetée lui sautait à la gorge. Le pauvre lion eut grand-peine à s'arracher aux griffes de son adversaire, et non sans de sanglantes blessures, il dut s'enfuir rapidement, pour ne pas devenir la proie du vainqueur.

Enfin, attaqué de toutes parts, affaibli, défait à l'avance, il n'eut même pas la gloire de tomber en combattant, et la perfidie d'un renard ambitieux, son confident, le livra à ses ennemis, qui l'étranglèrent sans pitié, au grand soulagement de ses sujets.

Adolphe Aderer
Journal de la jeunesse (1880)

Un rêve

J'ai la détestable habitude de lire dans mon lit, jusqu'au moment où le livre tombe de mes mains. Hier soir, je venais de parcourir une revue médicale, et j'avais noté à votre intention un très intéressant récit d'expériences nouvelles sur l'ivresse des animaux. Mon esprit était préoccupé de la lecture que je venais d'achever et de l'article que je comptais faire sur ce sujet, lorsque je m'endormis. El je fis un bien singulier rêve que je veux vous raconter.

D'abord mille images confuses se succèdent devant mes yeux ; je finis cependant par distinguer, dans une immense salle, des milliers de jeunes gens et de jeunes filles plongés dans la lecture d'un journal à couverture jaune qui attire mes regards. Quel est donc l'objet d'une curiosité si ardente ? Je m'avance. Le même journal est dans toutes les mains : c'est le *Journal de la Jeunesse*. C'est le même article que tous ces yeux parcourent avec intérêt. O douceur inexprimable ! cet article est signé de mon nom. Il n'a jamais écrit, celui qui ne comprendrait pas mon émotion ; il sourirait de pitié s'il savait que j'ai souvent suivi dans la rue, malgré moi, un jeune écolier qui lisait une de mes causeries, et que mes yeux étaient suspendus aux siens, afin de deviner ses impressions ! Il sourit, je souris moi-même ; il paraît mécontent, je fronce inconsciemment les sourcils, et j'accuse l'imprimeur d'avoir sans doute dénaturé ma pensée, en laissant au beau milieu de la phrase une formidable coquille.

Mais je poursuis mon histoire.

Le rêve continue, et je me vois brusquement transporté à la cour du souverain des dieux. Jupiter, le grand Jupiter, assis sur un trône éblouissant, donne audience à ses sujets. Je le reconnais à l'épaisse touffe de cheveux qui, s'élevant du milieu du front, retombe de chaque côté de la tête, à la grandeur de ses yeux, à l'ampleur de la barbe qui descend sur sa poitrine nue. Sur sa tête est une couronne de feuillage, mais je ne puis reconnaître si cette couronne est faite de feuilles d'olivier comme celle du Jupiter olympien, ou de feuilles de chêne comme celle du Jupiter de Dodone. À ses pieds, je vois un aigle ; sa main droite tient le sceptre, tandis que la foudre est retenue dans sa main gauche.

Ses sujets sont prosternés devant lui. Et quels sujets ! tous les animaux de la création. La séance va prendre fin. Tous les animaux avaient été convoqués par Jupiter, afin de déclarer, sans peur, ce qu'ils trouvaient à redire à leur beauté et à leur condition. Pas un n'avait réclamé pour lui-même, mais chacun avait critiqué son voisin. Jupiter allait les renvoyer, lorsque le singe demanda la parole.

— Maître de l'Univers, tout puissant fils de Saturne, dit le singe, parmi toutes les créatures il en est une qui nous parait digne de pitié, et c'est justement celle dont nous avons le plus à nous plaindre. Nous savons bien que ses imperfections sont l'œuvre raisonnée de ta puissance, et que tu l'as faite chétive et misérable pour punir la curieuse Pandore dans sa postérité. Mais cette même créature à laquelle tu n'as accordé que deux pieds, qui ne saurait comme moi escalader les arbres de nos forêts, qui ne peut vivre dans l'eau comme ma sœur la baleine, ou planer dans les airs comme mon frère l'aigle, cette même créature est un tyran pour tous les animaux. Son orgueil est extrême. L'homme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne prétend-il pas me ressembler ! Je demande justice.

— Grand Jupiter, dit la pie, si l'homme n'a point osé prétendre que nous avions tous deux une origine commune, du moins il compare mes chants

au bavardage immodéré de sa femelle. Cela peut-il se soutenir ?

— Il nous injurie tous les jours par des comparaisons blessantes pour notre fierté, dirent à la fois le serin, la grue, la bécasse, le dindon.

— Cet animal inconstant, impatient et paresseux ne se moque-t-il pas de notre patience et de notre sobriété ? dirent l'âne et le chameau.

— S'il se contentait de nous maltraiter, s'écrièrent à la fois le lapin, le lièvre, la perdrix, nous ne songerions guère à autre chose qu'à hausser les pattes ; mais il nous poursuit et nous tue : nous trouvons chaque matin quelqu'un de nos familles assassiné parmi ces méchants.

— Hélas ! coassa une jeune grenouille, sous prétexte d'expériences scientifiques, mes sœurs sont victimes de leur cruauté. Et même, après leur mort, leurs membres sont traversés par un tonnerre que ces inhumains semblent, ô Jupiter ! vous avoir dérobé.

Le coq s'avança en titubant. D'une voix avinée, il s'adressa au souverain des dieux :

— La mort n'est rien, dit-il ; elle est préférable au déshonneur. L'homme ne cherche-t-il pas en ce moment même à nous communiquer, par la force, ses passions et ses vices ! Moi, dont la tempérance était vantée, j'ose me présenter ivre devant toi, Jupiter, afin que tu considères dans quel état d'abaissement l'homme m'a jeté. II m'a choisi pour sujet d'expériences nouvelles, sans doute parce que je suis consacré à Minerve, la déesse de la Sagesse, et qu'il a voulu se moquer des dieux. J'ai dû boire de force les liqueurs infernales qu'ils appellent l'absinthe, l'eau-de-vie, le vin ; et le plus triste, seigneur, c'est que je les ai trouvées excellentes. Les hommes ont réussi à m'habituer à ces funestes mais très agréables boissons. Sous l'influence de ces liqueurs de feu, mon corps s'est amaigri, mon estomac s'est rétréci, ma voix a perdu sa note claire et vibrante ; la raison qui nous distingue des hommes, semble m'avoir abandonné. Enfin, l'admirable ornement qui surmonte ma tête, cette crête dont j'étais à bon droit si fier, se développe d'une façon exagérée, énorme ; elle devient si lourde que je ne puis plus la supporter, et qu'il me faut baisser la tête devenue trop pesante. Par une dernière ironie, celui qui essaye en ce moment de démoraliser nos frères, de ravaler à l'état d'homme les animaux, ces rois de la création, est un membre de cette société dangereuse et meurtrière qu'ils appellent, par moquerie sans doute, la Société protectrice des animaux. L'excès de ces boissons a bien d'autres dangers encore… »

En ce moment, un coup de sonnette m'éveilla brusquement. Le matin était venu. Je me jetai hors du lit, la tête lourde, ne sachant encore où finissait le rêve et où commençait la réalité.

A. Bertausse

Le journal de la jeunesse (1880)

Le diable au bal

Alexis Provost avait deux filles à marier.

Une avait vingt-quatre ans, l'autre vingt et un ans. Comme on le voit, elles commençaient à être grandettes et il était bien temps que leur père songeât à leur trouver chacun un mari.

Alexis Provost était riche, au dire des gens qui le connaissaient. Il avait fait sa fortune dans le commerce de bois.

C'était un homme peu instruit, mais dont les capacités commerciales surprenaient bien des gens. Il avait commencé son commerce avec une petite somme d'argent, et avait réussi à se créer une honnête aisance, grâce à un travail constant et assidu.

Il n'était pas aussi riche qu'on le disait cependant. Il avait environ cinquante mille piastres. Cette somme lui rapportait à 5 pour cent d'intérêt, un joli revenu de deux mille cinq cents piastres par année.

C'était plus que suffisant pour ses goûts modestes.

Alexis Provost avait épousé à l'âge de vingt-ans, une jeune fille de Montréal, Alice Boisvert.

Madame Provost était une gentille personne. Elle n'était âgée que de dix-huit ans, lors de son mariage. Elle avait été très bien élevée, elle avait reçu une bonne éducation ; c'était une femme accomplie ; ajoutez à cela une beauté assez rare et vous comprendrez facilement que le jeune Provost s'éprît d'elle et l'épousât.

Alice Boisvert avait pourtant un défaut, un grand défaut même, elle était affreusement légère… de caractère.

Des ennemis de la plus belle partie du genre humain ont prétendu que la légèreté était un défaut inné chez les femmes. Je ne serai pas aussi sévère qu'eux, mais je dirai que malheureusement, la chose se rencontre souvent.

Alice Boisvert, fille, contait fleurette à tous les garçons qu'elle rencontrait. Elle était gaie, rieuse, aimait à badiner ; partout où elle allait, on pouvait être certain que l'amusement ne manquerait pas.

Un beau jour, sa gaieté disparut comme par enchantement. On se demandait ce qu'elle pouvait avoir, mais personne ne réussissait à découvrir le secret de ce changement subit. Quelque temps après, on apprenait le mariage de la jeune fille avec Alexis Provost. Le secret était découvert.

Malgré toute sa légèreté, Alice avait compris l'importance de l'acte qu'elle allait faire.

Le jour de son mariage, la jeune fille recouvra toute sa gaieté.

Cependant, devenue femme, elle avait mis un frein à sa légèreté et son mari n'eut jamais à lui faire le moindre reproche.

⁂

Au moment où commence notre récit, Alexis Provost est père de deux filles.

J'ai fait connaître leurs âges plus haut.

La plus âgée se nommait Alice, la plus jeune Arthémise.

Ces deux jeunes filles ne se ressemblaient en aucune manière. L'aînée était blonde, la plus jeune était brune. Alice avait la gaieté folle de sa mère ; Arthémise était sage et réservée comme son père.

Elles s'aimaient toutes deux bien cordialement, jamais de dispute, jamais de chicane. Disons de suite que les désirs d'Alice étaient des ordres pour Arthémise et que cette dernière obéissait aux moindres caprices de son aînée.

Les deux filles étaient libres de leurs actions. La mère qui se rappelait son jeune temps, prétendait que la jeunesse doit s'amuser. Ses filles ne passaient pas un soir sans assister à une soirée quelconque. Madame Provost préparait elle-même leur toilette, ce n'étaient pas elles qui avaient les plus vilains costumes.

J'ai oublié de dire qu'Alexis Provost demeurait à Montréal et qu'il fréquentait la meilleure société. Aussi les bals ne manquaient pas pour les deux jeunes filles. On sait que dans la grande société, il est de rigueur que chaque famille donne un bal dans le courant de l'hiver.

Le père conduisait parfois Alice et Arthémise à ces réunions, d'autres fois c'était la mère qui les accompagnait.

On se rappelle sans doute l'arrivée d'un grand personnage au Canada, il y a quelques années de cela, et le fameux bal donné lors de son passage à Montréal.

Un grand nombre d'invitations furent lancées et comme Alexis Provost occupait une certaine position dans la société montréalaise, il fut invité à assister à ce grand bal avec son épouse et ses deux filles.

C'était une occasion favorable d'exhiber des filles à marier, et l'on accepta l'invitation de grand cœur.

Alice et Arthémise ne rencontreraient-elles pas dans cette réunion, des jeunes gens dignes de les épouser ?

Il fallait une toilette neuve et de circonstance, madame Provost se prépara à se la procurer digne de son rang

Alice était dans la jubilation.

Arthémise, au contraire, se révoltait à l'idée d'assister à ce bal, surtout dans le costume exigé.

Il est bon de dire qu'il était spécifié sur les invitations, que les dames devaient porter des robes décolletées et à manches courtes. Le grand personnage, tenait paraît-il, à inspecter les beaux cous, les jolies épaules et les charmants bras de nos Canadiennes. Il croyait peut-être trouver du sang de sauvage chez quelques-unes d'entre elles. La peau de ces dames ne doit pas avoir la blancheur de celle des blondes filles d'Albion, se sera-t-il dit, j'en aurai la certitude.

On comprend ce que cette obligation de décolletage avait d'insultant pour nos bonnes Cana-

diennes. Toute femme qui a un reste de pudeur, devait se sentir humiliée d'un semblable affront.

La presse de Montréal, du moins la presse canadienne, fut presque unanime à condamner la conduite de celui qui avait dicté la toilette des dames.

Aussi je dois le dire à l'honneur de notre race, il y eut désapprobation presque générale de la part des dames canadiennes. Je dis presque, car malheureusement, il y en eut quelques-unes qui eurent le courage d'aller exhiber leur peau devant le grand personnage en question.

Au nombre de ces dernières se trouvaient madame Provost et ses deux filles. La toilette des jeunes filles étaient indécentes au suprême degré. Celle d'Alice surtout, était tellement décolletée, que son père ne put s'empêcher d'en faire la remarque ; malheureusement, il était trop tard pour la changer et elle se rendit au bal dans cet accoutrement.

Il y avait déjà un grand nombre d'invités de rendus, lorsque la famille Provost fit son apparition dans la salle du bal. C'était en partie des Anglais et des Anglaises, des Écossais et des Écossaises et quelques Canadiens et Canadiennes.

Le bal commença.

⁂

Valses, quadrilles, polkas, mazurkas, lanciers se succédaient avec un entrain diabolique.

Alice faisait partie de toutes les danses, elle eut même le bonheur de danser avec le grand personnage.

Ce qu'elle préférait surtout, c'était la valse ; elle valsait à ravir.

La valse, n'est-ce pas là la danse que les jeunes gens aiment le mieux ? Est-ce parce qu'elle est plus jolie que les autres, ou bien, est-ce parce qu'elle est condamnée et défendue par l'Église ? Ce sont autant de points que je n'essaierai pas d'éclaircir.

Vers onze heures un nouveau personnage faisait son apparition dans la salle du bal. C'était un beau grand jeune homme, aux cheveux noirs et bouclés, aux yeux d'un noir vif, à l'air noble.

Un quart d'heure après son entrée, il se trouvait auprès d'Alice Provost et engageait la conversation avec elle, au grand désappointement des autres jeunes filles.

Il parlait admirablement bien le français. Sa voix était douce, mielleuse même. Il se mit à débiter force compliments à la jeune fille qui rougissait de plaisir et d'orgueil.

Le jeune homme continuant toujours lui fit une déclaration d'amour des plus enthousiastes.

Il dit comment, au milieu de toutes les jeunes filles présentes, il l'avait remarquée. Son cœur avait battu avec précipitation en la voyant, si belle et si joyeuse, passer près de lui dans la dernière danse. Il avait compris qu'il l'aimait et que le plus grand bonheur qu'il pouvait désirer serait de voir son amour partagé.

On comprend si une jeune fille comme Alice, qui cherche à se marier, devait accepter les avances d'un si beau jeune homme.

Le connaissait-elle ?

Non, mais à quoi lui aurait servi de le connaître !

Il lui avait dit se nommer Frank Mc Arthur, être officier dans l'armée anglaise. Or, comme Alice était du nombre des jeunes Canadiennes qui se croient beaucoup plus élevées que leurs compagnes lorsqu'elles sont courtisées par des jeunes gens de la race supérieure, elle ne put s'empêcher de dire au jeune officier anglais qu'elle était charmée de son amour et qu'elle avait tout lieu de croire que cet amour serait partagé.

Le jeune homme présenta alors à Alice un magnifique collier en or, premier gage de son amour, lui demandant de le porter immédiatement. Alice accepta le cadeau et le mit sur-le-champ dans son cou.

Quelques instants plus tard, on les voyait valser tous deux.

Le jeune Mc Arthur était un fameux danseur. Alice n'en avait jamais rencontré d'aussi capable. Aussi, était-elle fière de se voir considérée par un si noble cavalier.

Elle riait des yeux que lui faisaient les jeunes Anglaises, jalouses de ses succès ; elle valsait, valsait toujours.

Le collier qu'Alice venait de recevoir devait être en or massif, car il était bien lourd, trop lourd même, pensait-elle.

Il lui semblait que ce collier entrait dans sa chair. Elle s'imaginait qu'il était de feu, car il lui brûlait la peau.

Il était lourd, extraordinairement lourd.

Après la valse, se sentant indisposée, Alice demanda à sa mère la permission de retourner à la maison immédiatement.

Elle fut prête avant ses parents, et partit de suite accompagnée du jeune homme.

Alexis Provost et son épouse, parlaient en se rendant à leur demeure du magnifique résultat qu'avait eu pour Alice, ce fameux bal. Ils grondèrent même Arthémise qui les accompagnait seule parce qu'elle n'avait pas su s'attirer les avances de quelques-uns des jeunes gens qui se trouvaient à cette réunion.

Cette pauvre Arthémise avait passé la soirée dans un coin, seule, regardant les nombreux danseurs et danseuses qui passaient devant elle.

Elle avait honte du costume qu'elle portait, et n'osait bouger de crainte d'attirer les regards effrontés des jeunes gens.

Elle songeait au mal qu'elle occasionnerait, si on la voyait, et comme elle était bonne et pieuse, elle demandait à Dieu d'éloigner d'elle toute occasion qui la mettait en évidence.

À part la honte que lui faisait éprouver son costume décolleté, Arthémise se sentait le cœur triste. Il lui semblait qu'un malheur pesait sur sa famille.

— Dieu, se disait-elle, ne peut laisser impuni tant de péchés et ce sera sur nous, catholiques, que retombera sa colère.

Lorsque sa mère lui reprocha d'avoir manqué une magnifique occasion de se trouver un mari, Arthémise lui répondit simplement : « Attendez ».

La manière dont il fut dit, plutôt que le mot lui-même, impressionna vivement monsieur et madame Provost, sans trop savoir pourquoi ils hâtèrent le pas. Comme ils demeuraient à peu de distance de l'hôtel dans lequel s'était donné le bal en question, ils arrivèrent bientôt à leur résidence.

En entrant dans la maison, un spectacle affreux, inouï, se présenta à leur vue.

Alice était étendue morte sur le plancher, les yeux presque sortis de leurs orbites, les cheveux droits sur la tête, la figure, les mains, le corps tout entier était complètement noir, comme s'il eût été carbonisé.

Le collier qu'elle avait sur la poitrine était entré dans la chair, ce n'était pas de l'or, mais du fer rougi.

La maison tout entière était remplie d'une odeur de chair grillée.

Chose épouvantable, le jeune homme qui avait fait sa cour à Alice, était Satan, le roi de l'enfer en personne. La jeune fille s'était donnée à lui ; il avait emporté son âme, et avait laissé son corps dans l'état pitoyable dans lequel on le trouvait.

En voyant son enfant dans un état aussi affreux, Alexis Provost fut frappé d'apoplexie et mourut quelques jours plus tard.

Madame Provost atteinte d'aliénation mentale, voit à tout moment sa fille qui l'accuse d'être la cause de sa mort.

Quant à Arthémise, elle prend soin de la pauvre folle et se dispose à entrer dans un monastère pour se faire religieuse, dès que Dieu aura mis fin aux souffrances de sa mère.

Joseph Ferdinand Morissette
Au coin du feu (1883)

Les amis devant la femme

— Mario est-il chez lui ? demande à la domestique un individu fort convenablement vêtu.

Au moment où la domestique va répondre, la porte d'un salon s'ouvre et une femme paraît.

— Vous demandez mon mari, monsieur ?

— Oui, madame, répond l'individu en saluant.

— Il est sorti. Mais si vous avez quelque chose à lui faire dire, je m'empresserai de remplir votre commission.

— Mille fois trop bonne, madame ; j'étais venu seulement pour le voir. »

Et l'étranger fait quelques pas en arrière.

— Alors, si monsieur veut me laisser son nom.

— Oh ! ce n'est pas la peine, murmure-t-il en continuant à effectuer sa retraite.

— Vous préférez peut-être l'attendre ? il ne peut pas tarder longtemps, en effet. Habituellement il est toujours ici à cette heure. Entrez donc, monsieur, et veuillez vous asseoir.

— Merci, madame, je sais où le trouver.

L'étranger s'en va tranquillement sur cette parole.

La femme est demeurée immobile de fureur.

— *Il sait où le trouver*… L'impertinent ! tandis que moi je ne le sais pas ? Évidemment ce ne peut être qu'un de ses amis.

À trois quarts d'heure de là, le même personnage revient au bras de Mario. Tous deux semblent en proie à une légère surexcitation.

— Ma chère, dit le mari, permettez-moi de vous présenter un de mes meilleurs amis, M. Jules Toulzé.

— Oh ! monsieur a bien voulu se présenter lui-même… et je vois avec plaisir qu'il a su où vous trouver.

— Ah oui ! au café… au café Chose, réplique le mari légèrement embarrassé ; c'est bien un hasard s'il m'y a rencontré ; j'y vais une fois par mois… Mais vous, ma chère, comment n'avez-vous pas songé à le retenir ?

Occupée à maîtriser sa colère, la femme n'a rien à répondre.

— Heureusement, continue le mari, que mes instances l'ont déterminé à accepter notre modeste dîner.

— Bien modeste, en effet, ajoute-t-elle ; car il n'y a rien.

— Comment, rien !

— Mais non… Oubliez-vous que vous avez promis de me conduire ce soir au Théâtre-Français ? J'ai fait faire par la bonne la moindre des choses.

— La moindre des choses… Ah ! vous voyez bien. Donc, il y a quelque chose. D'ailleurs notre partie de théâtre est manquée.

— Ah ! dit la femme.

— Oui ; Berthaud n'a pas pu nous procurer de billets.

— Eh bien, et ma toilette ?

— Elle ne sera pas perdue, puisque mon ami Jules Toulzé nous reste.

— En attendant, articule la femme avec une aigreur qu'elle ne cherche pas à dissimuler, je m'en vais ôter ma robe.

— Comme vous voudrez, fait le mari ; mais, auparavant, envoyez Victorine au restaurant afin qu'on nous apporte à dîner.

— Cela sera peut-être long, murmure-t-elle.

— Dans ce cas, dit Jules Toulzé, prenant la parole pour la première fois, nous avons le temps d'aller faire une partie de billard à la brasserie d'en face.

— Ah ! oui, s'empresse de dire Mario.

— Non ! Non ! s'écrie la femme avec effroi ; mettez-vous à table, on sert tout de suite. Monsieur, je vous en prie. Victorine ira chercher tout ce que vous voudrez pendant que vous mangerez le potage.

Une fois qu'on est assis :

— Comment se fait-il, madame, que vous aimiez le théâtre, vous, une personne intelligente ? demande Jules Toulzé.

La femme est tellement abasourdie par cette question qu'elle manque de laisser tomber sa cuiller.

— Ah ! ah ! dit Mario en éclatant de rire, vous ne le connaissez pas encore, ma chère ! Ce sont des idées à la Toulzé. Veux-tu revenir au potage, Jules ?

— Non, merci.

— Je me hâte de vous avertir, monsieur, dit la femme, que nous n'avons qu'une blanquette et le rôti.

— Alors je reviens au potage… pour vous faire plaisir, répond Jules.

— Dame ! tu es ici en famille, reprend le mari ; nourriture saine, mais peu compliquée… Victorine ne cuisine cependant pas trop mal quand elle veut… Que penses-tu de cette petite blanquette ?

Jules Toulzé se décide à être aimable.

— À la guerre comme à la guerre ! dit-il d'un ton enjoué.

— Monsieur est sans doute accoutumé aux raffinements des restaurants.

— Je l'avoue, madame ; on a, en général, des préjugés sur les restaurants ?… Je parle des principaux. On y mange parfois presque aussi bien que dans les intérieurs bourgeois.

Le mari a parlé bas à la domestique, qui revient quelques moments après, une bouteille poudreuse à la main.

Il verse à boire à son hôte en l'épiant du coin de l'œil.

— Qu'est-ce que cela ? dit froidement celui-ci après avoir porté son verre à son nez et à ses lèvres.

— Tu ne l'as pas reconnu, toi gourmet ? Volnay, 1858.

— Qui est-ce qui te vend cela ?

— Un de mes parents, propriétaire en Bourgogne, un cousin de ma femme.

— Il vous vole, dit imperturbablement Jules Toulzé.

La femme devient verte.

Pour détourner ce froid, le mari désigne à Toulzé le plat de rôti que la domestique est sur le point d'enlever.

— En accepteras-tu encore ? lui demande-t-il indifféremment.

— Je le crois bien !

Pour le coup, la femme n'y tient plus, et, les dents serrées :

— Vous avez un heureux appétit, monsieur, dit-elle.

— Ordinairement, madame. Vous tombez mal. Je ne suis pas dans un de mes jours.

— C'est vrai, je l'ai vu plus brillant, ajoute le mari. À ta santé !

— À celle de madame !

Charles Monselet
Le magasin littéraire (1881)

Nos renseignements

Connaissez-vous un traquenard pareil à celui-là ?

On va chez vous aux renseignements, sans que vous ayez le droit de jeter à la porte l'indiscret qui vous fait jouer à son profit le rôle d'agent de police.

Et vous êtes forcé de répondre catégoriquement sur la vertu de mademoiselle A…, sur la solvabilité de M. B…, sur ceci, sur cela, sous peine de passer pour un monsieur malappris.

Puis, quand vous vous êtes courbé en rechignant sous ces fourches caudines du cancan et du potin, les gens qui ont bénéficié de vos bavardages s'empressent de dire aussitôt :

À l'emprunteur :

— Désolé, cher monsieur, mais votre ami M. C… ne m'a pas conseillé d'entamer cette affaire avec vous.

Au père de la jeune fille :

— Croyez à tous mes regrets, cher monsieur, à tous mes regrets !… Mais un homme dont vous appréciez particulièrement la haute probité m'a donné à entendre que mademoiselle votre fille n'avait peut-être pas. ne possédait peut-être pas encore… vous m'entendez ?

Et vous voilà avec deux ennemis sur les bras.

Isidore Branchu en a bien souffert, allez ! des renseignements qu'il a été forcé de donner.

La première fois il s'agissait du mariage d'un de ses amis. Isidore vit entrer chez lui un matin un homme mûr, grave et décoré.

— Monsieur, dit l'homme grave, permettez-moi de vous dire que vous êtes un homme d'honneur.

— Volontiers, monsieur, répondit Branchu.

— Les renseignements que j'ai pris sur vous ne me permettent aucun doute à cet égard.

— Ah !… vous avez pris des renseignements ?

— Tout particuliers, monsieur.

— Me permettrez-vous de vous demander dans quel but ?

— Monsieur, j'ai une fille, la joie, la consolation, l'ornement… de mes cheveux gris.

L'homme noir ébauche ici une petite larme.

— Ah ! vous avez une fille… la joie, l'ornement… répond Isidore.

— Oui, monsieur. Et vous comprenez quelle immense responsabilité son avenir fait peser sur ma tête.

— Je le comprends.

— Je suis donc sur le point de la marier avec un de vos amis, M. Paintendre. Vous connaissez M. Paintendre ?

— Parfaitement.

— Eh bien, monsieur, il m'est venu de divers côtés sur mon futur gendre des renseignements que j'aurais désiré trouver plus satisfaisants.

— Diable !

— Oui. Dans l'embarras où ces rapports fâcheux me jettent, j'ai pensé à vous, monsieur. J'ai l'honneur de vous connaître de réputation et je me suis dit que vous comprendriez mes tourments et que vous sauriez y compatir.

— Mon Dieu, monsieur, je ne demande pas mieux que d'y…

— Merci. Je vous avais bien jugé !

Un sourire de gratitude se dessine sur les lèvres de l'homme mûr.

— Soyez donc assez bon alors pour m'éclairer sur le véritable caractère de votre ami. C'est un devoir d'honneur auquel vous ne pouvez vous soustraire.

— Hum ! Hum !… vous me promettez une discrétion absolue ?

— Ah ! monsieur !…

— Bien. Je vous dirai donc que Paintendre est le meilleur enfant du monde, mais… que son caractère est… comment dirai-je cela ?… détestable, oui, détestable. Oh ! ce n'est pas sa faute, monsieur ! Ne vous en prenez qu'à l'absinthe.

— Il boit ?

— Énormément. Mais à part cela, c'est un homme sûr, probe, plein de cœur et qui n'a pas lâchement abandonné ses enfants.

— Il a des enfants ?

— Vous ne le saviez pas ? Diable ! diable !

— Combien ?

— Deux ou trois.

— De qui ?

— Il les a eus un peu partout.

— Merci, monsieur, merci. Me voilà définitivement fixé.

— Surtout de la discrétion !

— Oh ! me feriez-vous l'injure d'en douter ?

L'homme mûr termine sa petite larme et sort après avoir pressé sur son cœur la main d'Isidore.

Trois jours après l'ami Paintendre fait irruption chez Branchu. Son œil est flamboyant, sa mine farouche et le cigare qu'il mâchonne n'est pas allumé ; mauvais signe.

— Bonjour, ma vieille, lui dit Branchu d'une voix doucereuse.

— Vieille vous-même ! entendez-vous ? riposte l'amant de l'absinthe. J'en ai appris de belles sur votre compte. Comment ! vous, un ami, vous n'avez pas craint de me calomnier quand cette vieille bête de Pivert est venu aux renseignements chez vous.

— Moi ?

— Faites donc pas l'étonné ! il m'a tout dit, tout !… Entendez-vous.

— Quelle canaille !

— Ah ! Branchu, les bras m'en sont tombés quand je me suis vu accusé d'avoir six enfants !

— D'abord, j'ai dit deux ou trois.

— Six enfants, m'a dit Pivert, et de six femmes différentes, infâme !

— Voyons, voyons.

— Sans parler de l'absinthe que je ne rougis pas d'aller boire chez le dernier des marchands de vin en compagnie du premier venu.

— J'ai parlé très peu de l'absinthe. Voyons, Paintendre.

— Vous avez brisé ma vie, mon cœur, ma fortune, tout, tout, quoi ! Il ne me reste plus qu'à mourir en vous maudissant ! Adieu, être infect !

Cette scène aigre-douce donne beaucoup à réfléchir à Branchu, et ses idées sur les renseignements s'en trouvent singulièrement modifiées.

C'est sous cette impression qu'il reçoit la visite d'une dame respectable.

Il s'agit cette fois du mariage d'un petit niais qui s'est amouraché de mademoiselle Rose Colas, jeune blanchisseuse de fin, demeurant dans la même maison qu'Isidore.

— Oui, monsieur, dit la dame respectable, Gustave s'est épris follement de cette jeune fille, qu'il m'a assuré être d'une vertu régulière. Vous comprenez, je ne tiens pas à la fortune, que mon fils soit heureux et je vous bénirai tous les jours de ma vie !

— Mon Dieu, madame, que voulez-vous que je vous dise ?

— Beaucoup de bien de ma future bru, le plus que vous pourrez.

— Soit. Mademoiselle Rose m'a paru charmante.

— N-est-ce pas ?

— Et l'homme qu'elle aimera ne passera pas un mauvais quart d'heure.

— Vous croyez ?

— Oh ! j'en suis sûr.

— Et ses mœurs, monsieur ?

— Je les crois douces et faciles.

— Ah ! quel bonheur !

La mère de Gustave se retire après avoir assuré Isidore de toute sa reconnaissance.

Mais peu de mois après le mariage, Branchu reçoit une seconde visite de la dame respectable.

— Ah ! monsieur, dans quel piège nous avez-vous fait tomber, mon fils et moi !

— Plaît-il, madame ?

— Votre Rose Colas a encore découché cette nuit. De plus, elle ne sort pas de chez Mabille et samedi dernier elle a passé la nuit au violon.

— Vous m'étonnez.

— Tromper ainsi une pauvre mère ! Dieu vous punira, monsieur, Dieu vous punira !

Sapristi ! se dit Branchu quand la mère de famille l'eut quitté, en bien, en mal, je ne fais que des bêtises. Ah ! si l'on m'y reprend à donner des renseignements bons ou mauvais, je veux être pendu !

À quelques jours de là il reçoit une lettre d'une jolie veuve qui le prie de passer chez elle le plus tôt possible. Il s'empresse d'y courir, et il apprend avec désespoir qu'il s'agit encore de renseignements à donner.

La veuve est sur le point d'épouser un capitaine de cavalerie, cousin germain de Branchu.

— Voyons, mon cher monsieur Isidore, que dois-je penser de votre cousin ?

— Ah ! vous avez changé votre meuble de salon.

— Oui. Mais voudriez-vous m'édifier un peu sur le compte du capitaine ?

— J'aimais mieux l'ancien.

— Comment, l'ancien ?

— L'autre meuble ; il était bleu, et le bleu, c'est le fard des…

— Ah ! je vous en prie.

— Tout ce que vous voudrez ; je suis à vos ordres.

— Parlez-moi du capitaine.

— C'est un beau grade ! moins beau cependant que celui de chef d'escadron ; mais vous me direz à ça que celui de lieutenant-colonel…

— Vous vous moquez de moi, monsieur Branchu.

— Ah ! quelle idée ! Interrogez, je répondrai.

— Le capitaine fera-t-il un bon mari ?

— C'est une douce chose qu'un ménage bien assorti !

— Serai-je heureuse avec lui ?

— Ah ! vous méritez de l'être, madame.

— Enfin, ai-je des chances de bonheur ?

— Le bonheur serait le dernier des drôles s'il ne vous accablait pas de ses faveurs.

— C'est bien ! je comprends. Oh ! je sais lire entre les lignes, moi ! Monsieur Branchu, je ne serai jamais votre cousine.

— Mais, madame…

— Assez ; il est inutile d'en dire davantage : on sait ce que parler veut dire.

Le lendemain, le capitaine évincé forçait son cousin à se rendre sur le pré et lui lardait quelque peu le bras pour le remercier des abominables renseignements qu'il avait donnés sur son compte.

— Et pourtant je n'ai rien dit ! s'écria l'infortuné Branchu en recevant son affaire.

— Monsieur, répliqua le capitaine, en pareil cas se taire, c'est accuser.

— Eh bien, sortez de là ! s'écria Isidore en montant dans son fiacre : Je dis la vérité, je mens, je ne dis rien du tout, et j'arrive au même résultat avec ces trois procédés différents. Ah ! si jamais on vient me demander ce que je pense des renseignements, j'en donnerai de drôles sur leur compte !

Louis Leroy

Le journal littéraire (1881)